



<http://rcin.org.pl> XVIII 1 367

POÉSIES
DE
S O C I É T É.

DE SOCIÉTÉ

POÉSIES
DE

SOCIÉTÉ

POÉSIES DE SOCIÉTÉ,

DEDIÉES

A STANISLAS II.
ROI DE POLOGNE.

PAR

M. L. RENAUD.



A LEIPZIG,

chez les héritiers de Weidmann & Reich.

M DCC LXXV.

TOISIES DE SOCIÉTÉ

DEBIERS

A STANSLI
ROI DE



PAR

M. A. RENAUD

XVIII. 1. 367.



chez les héritiers de Weidmann & Reich.
LEIPZIG

A SA MAJESTÉ.

SIRE

Je sens toute la faiblesse des bagatelles dont j'ose offrir l'hommage à VOTRE MAJESTÉ; & je ne suis pas sans inquiétudes sur la manière dont elle daignera les recevoir.

voir. Mais je n'ai que ce moyen de
lui prouver ma respectueuse recon-
naissance. Je m'en sers, quoi qu'il
en puisse couter à mon amour
propre.

Je suis, avec la plus-profonde vé-
nération,

SIRE,
DE
VOTRE MAJESTÉ,

Le très-humble, très-obéissant,
& très-dévoué serviteur,
L. RENAUD.

Poésies

POÉSIES

DE

SOCIÉTÉ.

ÉPIQUE I.

Au Roi de Suède.

*Dans le tems de la création de l'ordre
de Wasa.*

Quand l'aveugle Destin faisant parler ses
droits

Appelle sous le dais les héritiers des rois ;

Ils ne sont affectés que de l'éclat du trône ;

Mais Vous, lorsqu'à Vos pieds on posa la

couronne,

Il fut pour Votre cœur un sentiment plus

cher.

Près de ces monts épars sous des astres

de fer

A

Ram-

Rampent des malheureux courbés par la
froidure,

Esclaves enchainés au trône de l'hiver,

Hommes qu'au bout du globe oublia la
nature ;

Voilà sur quels objets sont tombés Vos
regards.

Bientôt, par des secours portés de toutes
parts,

Vous les vengez du sort sévère.

Tel que le vieux Janus parcourant les
guérêts

Vous allez sous le chaume adoucir leur
misère ;

Vous voulez pénétrer leurs maux les plus
secrêts.

Leurs besoins sont nombreux vos bontés
sont extrêmes ;

Vous leur donnez des mœurs au fond de
leurs forêts,

Et Vous formez un corps de nouveaux
Triptolêmes

Pour

Pour élever chez eux des temples à Cé-
rès.

Déjà de ces héros la voix s'est fait en-
tendre ;

La douce humanité fourit au milieu
d'eux ;

Le plus grand des Wafas, s'élevant de la
cendre,

Encourage avec Vous leurs efforts géné-
reux. —

Précédez - les ! Sortez de la route vul-
gaire !

De la Philosophie ouvrez le sanctuaire !

Volez à ses autels ! Saisissez ce flambeau

Que Rome avait éteint , que ralluma Vol-
taire !

Répandez son éclat jusqu'au cercle po-
laire ;

Au fanatisme horrible arrachez le cou-
teau !

Récompensez en Dieu ! Ne punissez qu'en
père !

A 2

Vous

Vous ferez quelle est mon erreur!
Vous êtes tout. Nul penchant ne Vous
guide
Que la vertu n'ait mis en Votre cœur.
Du mérite opprimé Votre sceptre est l'é-
gide:
Vos trésors font l'appui de la veuve ti-
mide,
Et Vos états l'asyle du malheur.

EPITRE II.

A Me. la B. de V***.

Quoi ! si long-tems dans un village ?
Quel goût ! Quel caprice sauvage !
Ah ! rendez - vous à nos souhaits.
Venez renverser les projets
De cent coquettes concertées,
Qui sur leurs grâces empruntées
Appellent nos regards distraits ;
Qui profitent de votre absence
Pour essayer leur importance
Et tout le jeu de leurs attraits.

Aglæ dont le cœur perfide
Ne met sa gloire qu'à tromper,
Lance, ou plutôt, laisse échapper
Un coup d'œil fin, tendre, timide ;
Se fait un air déconcerté,
Si l'on dit un mot pour lui plaire.
Damis, qui la croit fort sincère,
Lui consacre sa liberté.

Life parait ! Autre manège ;
 Autres dupes ! Que vous dirais - je ?
 La pieuse, l'austère Eglé,
 A l'œil contrit, au sein voilé,
 Est bien fade, bien ridicule !
 Cependant la pomme circule,
 Eglé la reçoit à son tour.
 Il est tems de venger l'amour,
 Venez ! Faites briller vos charmes !
 Ces impitoyables Beautés,
 Dont nous sommes persécutés
 A l'instant quitteront les armes ;
 Leur éclat va s'évanouir.
 Tels ces feux que la nuit fait naître,
 Tombent & cessent d'éblouir,
 Dès que le jour vient à paraître.
 Comment peut - on sincèrement
 Soupirer, s'enflammer pour elles ?
 Croire à leurs attraits bonnement
 A leurs genoux incessamment
 Implorer des faveurs nouvelles,
 Ou les ravir étourdiment ?

Pour

Pour moi, quand une de ces belles
Veut bien m'abandonner son cœur,
J'use, en lui montrant quelque ardeur,
D'une prudence singulière ;
Car, dans ce Siècle de lumière,
On est adroit à faire peur.

On vend des sourcils très passables,
Un œil même on fait l'ajuster :
Des dents, on en fait d'admirables !
Un sein peut fort bien s'imiter ;
Un cou d'honneur ! je crains sans
 cesse
Qu'un jour l'objet de ma tendresse
Dans mes bras n'aille s'écrouler.

C'en est fait, je vais être sage !
Vous riez ? oh ! c'est un parti,
Un ferment auquel je m'engage ;
Je suis las, je suis converti.
Quoi ! Si Vénus quittant Cythère . . .
Point du tout ! Je n'en voudrais pas ;
A moins que, pour me satisfaire,

L'Amour, s'élançant dans ses bras,
Ne me garantît ses appas,
Et ne me dît, voilà ma mère !

Qu'on me juge sans passion,
L'on admirera ma prudence.
Il ferait bien dur, quand j'y pense,
De se damner, comme Ixion,
Pour n'embrasser qu'une apparence.

Heureux ! qui peut, à tous momens,
Vous voir, vous parler, vous entendre :
Il ne craint pas de se méprendre
Quand il compte vos agrémens.
Toujours belle sans imposture,
Votre éclat & votre fraîcheur
Sont l'ouvrage de la nature,
Et non celui du parfumeur.

Epitre

EPITRE III.

A M. la C. de N***.

*Le lendemain d'une représentation du
Philosophe marié, comédie dans laquelle
Mademoiselle la Comtesse de N***. avait
rempli le rôle de Mélite, avec le plus
grand succès.*

Si jamais quelqu'amant chéri,
Sous le bon plaisir d'un notaire,
Est traité par vous en mari ;
Quel destin ! Quand même à le taire
Ainsi qu'Ariste il pencherait ;
Quand un Démon l'y pousserait ;
Dans deux jours adieu le mystère :
Fût-il Philosophe ou Panthère,
La vanité le trahirait.

Pour Vous Socrate aux yeux d'A-
thène
Eût suivi le char de l'amour,
A 5 Et

Et n'eût jamais brisé sa chaîne.
Vous embellissez chaque jour.
Du temple où gémit Melpomène
Hier Vous redoutiez l'accès ;
Vous faites un pas sur la scène :
Nouvel essai, nouveau succès.
Quelques belles pourront s'en plaindre.
Ah ! Vous n'en avez point à craindre.
Terpsicore n'est bien qu'au bal.
Erato plait ; c'est par sa lyre.
Hébé sçait joliment sourire,
A de la voix , mais danse mal.
Voyez Junon ! Sa taille est belle ;
Ses grands yeux à noire prunelle
Jettent le trouble dans les sens :
Dit-elle un mot ? le charme cesse.
Mais près de vous tout intéresse,
Vous rassemblez tous les talens.

Pourquoi tant d'amans infidèles ?
En amour le cœur à des aîles,
Un caprice peut l'emporter ;

Il faut amuser son délire :
Si c'est la beauté qui l'attire,
C'est à l'esprit à l'arrêter.

Ecoutez les sanglots d'Armide !
Vous n'eussiez point eu ses malheurs ;
Jamais la fuite d'un perfide
Ne vous fera verser de pleurs ;
Brise-t-on des chaînes de fleurs ?
Vous jouissez avec réserve
De l'empire de vos attraits ;
La raison ne vous rend jamais
Prude, sauvage, ni superbe ;
Ces excès vous sont inconnus.
Vous fouriez comme Vénus,
Si vous parlez comme Minerve,

Epitre

EPITRE IV.

A Mademoiselle de B***.

Vous croyez donc Mademoiselle
Que pour avoir de belles dents,
Un joli pied, des bras charmans,
Des yeux où l'esprit étincelle ;
Que pour joindre à des traits piquans
La fraîcheur d'une fleur nouvelle ;
Vous croyez que ces agrémens
Vous soustrairont à la Satyre ? *)
En vérité je vous admire !
Je vous passe votre enjouement,
Quoiqu'il tourne plus d'une tête ;
C'est autre part que je m'arrête :
Cà ! commençons ! mais poliment.

N'avez - vous pas une ame horrible,
Quand, sans paraître le vouloir,
Vous versez dans un cœur sensible

Le

*) Elle avait défié l'auteur de faire une Satyre
contre elle.

Le fiel d'un amour fans espoir ?
Quand, du destin qu'il se prépare
Aulieu de prévenir les coups,
Vous cherchez le plaisir barbare
D'exciter ses transports jaloux ?
Quand enfin, toujours plus coupable,
Vous affectez d'être adorable,
Pour éterniser ses malheurs.

C'est envain que je vous querelle :
Bien loin d'adopter d'autres mœurs,
Je sçais que vous blamez mon zèle,
Et que la probité femelle
Se fait un jeu de ces noirceurs.
Cependant, parcourez l'histoire !
Voici des faits ; il y faut croire.
Là, vingt amans se font pendus
Aux foliveaux d'une mafure.
Ici, le beau Daphnis n'est plus
Grâce aux mépris d'Alcimadure.
Plus loin Clitandre s'immola . . .
Mais c'est assez pour vous confondre ;

Soyez

Soyez sincère ; osez répondre !
Sont - ce des riens tous ces morts - là ?
Prévenez de telles allarmes,
Hélas ! n'inspirez plus d'amour !
Vous fouriez ? Déjà vos charmes.....
Plaifez donc , mais aimez un jour,
D'abord j'avais cru surmontable
Cet art de plaire impardonnable,
Cet art qu'au fond je redoutais.
Je le vois bien ; je me trompais :
C'est chez vous un vice incurable,
Et vous n'en guérirez jamais.

Epitre

EPITRE V.

A M. de Voltaire.

De ton palais vien m'indiquer l'entrée,
Vien ! j'ai suivi tes charmantes leçons ;
De tes lauriers ma musette est parée,
Le tendre amour en règle tous les sons :
Aux doux accords de ta lyre sacrée
Pourai-je unir mes naïves chansons ?

Affis au bord d'un vallon solitaire,
C'était ainsi, qu'éloigné du vulgaire,
Du Dieu des vers j'implorais les faveurs :
Mon oraison, quoiqu'un peu téméraire,
Eut le succès de ne lui pas déplaire :
Il m'apparut, sur un trône de fleurs,
Suivi des jeux, mais de très peu d'au-
teurs,
Et de l'amour mon ange tutélaire.

Entre *Sapho*, *Desboulivierre* & le Dieu,
La Fare, affis près du fils de *Sémèle*,
Chantait

Chantait des airs notés à Condrieu :
 En l'écoutant, le folâtre *Chapelle*
 Pressait le jus d'une grappe nouvelle,
 Et présentait une coupe à *Chaulieu*.

L'auteur qui n'eut, en maniant la
 lyre,
 D'autre plaisir que celui de médire,
 Le fier *Boileau* près d'eux s'attendrissait
 En se peignant les allarmes d'*Alzire* ;
 A sa douleur *Racine* applaudissait,
 Et, sur l'airain, *Melpomène* traçait
 Les vers pompeux d'*Egiste* & de *Zopyre*,
 Qu'en rougissant *Lamotte* compassait.

Tous ces objets redoublant mon y-
 vresse,
 J'allais encor essayer quelques airs :
 Lorsque *Boileau*, prévenant ma faiblesse
 Me dit ces mots, au nom du Dieu des
 vers.

„Dans

„Dans le palais de celui qui m'inspire

„Si ton but est de pénétrer jamais,

„Voici la loi que tu dois te prescrire

„Avant d'oser en espérer l'accès.

„Sur les confins de l'helvétique empire,

„Est le séjour de ce chantre fameux

„Prodige né pour les talens heureux.

„Va! Soumets - lui les accords de ta
lyre:

„S'il t'applaudit, s'il daigne te sourire,

„Reviens alors. *Apollon irrité*

„Que, d'une voix au parnasse étrangère,

„Mille rimeurs aspirent à lui plaire;

„Vient d'ordonner, avec sévérité,

„Que tout mortel, de notre sanctuaire,

„Soit, sans égards, désormais rejeté;

„Si, sur un luth par les grâces monté,

„Fait par l'amour, essayé par Voltaire,

„Il ne fait pas, infecte téméraire!

„De nos concerts imiter la beauté.

Par cet arrêt ma muse consternée,
Voulait quitter sa lyre pour toujours :
Mais, aux beaux arts dès long - tems adon-
née,
A son penchant je laisse un libre cours ;
Si, dans ces vers inventés sans délire,
Ecrits sans peine, & rangés au hazard,
Il en est un qui bravant la satire,
Puisse te plaire, & te coute un regard.

Peut - être ici, de ma philosophie,
Dois - je, en passant, te laisser quelques
traits.
Tous les plaisirs ont pour moi des at-
traits :
C'est à ces Dieux que mon cœur sacrifie,
Sans esclavage, & toujours sans regrets.

A ce palais, où gémit Melpomène,
Je cours suivi de tes admirateurs :
Dès qu'à mes yeux se découvre la scène,
Dès que je vois les dangers séducteurs

De

De cette mer si féconde en orages :
Je plains le nom, le fort & les ouvrages
De ces auteurs, muses toujours en deuil,
Hommes sans goût, à qui, mille naufrages
N'ont pu montrer l'art d'éviter l'écueil.

De ton pinceau bientôt je sens l'em-
pire.
Une captive ignorant ses malheurs,
Ta fille, enfin, la touchante Zayre
Parle; on s'émcut, on voit naître les
pleurs.
Charme des vers, mensonges que j'adore!
Que vois-je, ô ciel! — Orofmane en
fureur!
Cruel amant — Zayre t'aime encore,
Arrête! — il frappe! ô Zayre — ô dou-
leur! ...
Tous ces transports s'élèvent dans mon
ame.

Quand, sous des traits, moins faits
 pour allarmer,
 Du bon *Henri* tu me dépeins la flame,
 Tu me séduis, je ne veux plus qu'aimer.
 Cherchant, alors, ces plaisirs dont *Horace*
 Ne jouissait qu'aux vallons de *Tybur* ;
 Seul comme lui, tantot je fuis la trace
 De *Lycoris* dont le cœur encor pur
 S'ouvre aux projets de l'amoureuse au-
 dace :
 Tantot des cieux j'examine l'azur.

La tendre nuit qui, formant la rosée,
 Verse l'émail & l'ambre sur les fleurs ;
 L'astre éclatant dont l'essence embrasée
 Donne aux objets le charme des cou-
 leurs :

Aux nautonniers l'étoile consacrée,
 Qui rend au cris d'une mère éploree
 Un tendre fils égaré sur les mers :
 Des corps errans dans le vague des airs
 L'accord pompeux, la céleste harmonie :

Les

Les grands rapports, les contrastes divers,
Dont le spectacle annonce à l'univers
D'un Dieu caché la sagesse infinie ;
Tous ces objets, répétés chaque jour,
Semblent formés pour verser tour à tour
La volupté dans mon ame ravie.

Mais, quand je vois des hommes ver-
tueux

En gémissant, cueillir dans nos campagnes
Ces biens, hélas, qui ne font pas pour
eux !

Quand je les vois, par un vainqueur fou-
gueux,

De leurs foyers chassés sur les montagnes,
Avec des cris arracher leurs compagnes
Aux noirs transports du foldat furieux ;
Mes yeux blessés ne s'ouvrent plus qu'aux
larmes.

D'un fort plus doux espérez le retour,
Faibles mortels ! la fortune barbare

Va te lasser ; & , sa main moins avare,
A vos besoins pourra s'ouvrir un jour !
Pardonnez nous nos fureurs meurtrières,
Soyez humains, cultivez nos guèrets !
Non ! vengez vous ! embrasez vos chau-
mières !

Bravez nos loix ! Retournez aux forêts !
Que les moissons périssent dans les plai-
nes !

Que , sous vos coups, tombent les arbrif-
feaux !

Loin des fillons enchainez les ruisseaux !
Punissez - nous, chargez - nous de vos
chaines !

Ces hommes durs, qu'enrichissent vos
peines,

Vous ont - ils plaints, en ordonnant vos
maux ?

Répondez - moi ! vous, qu'un peuple
imbécile

Hait en silence, & qu'il devrait punir ;

Vous

Vous qui, du trône, osez fermer l'azile,
Aux malheureux qui, d'un prince facile,
Adoreraient sans vous le souvenir ;

Que feriez-vous ? courtisans méprisables
Toujours armés pour nuire à vos sembla-
bles,

Que feriez-vous, si, connoissant leurs
droits,

Les habitans de vos tristes contrées
Brifaient leurs focs & fuyaient dans les
bois ?

Calmeriez-vous les villes éplorées ?.....

Vous peririez ! — On aimerait les rois.

Par ce transport inutile & peu sage,
Ne juge pas que mon esprit sauvage,
Jaloux des grands, cherche à les dépri-
mer ;

Leurs passions, que je voudrais calmer,
De mes desirs me présentent l'image :

Tous leurs penchans, mon ame les par-
tage,

Et leur pardonne en ôsant les blâmer.

Nous naissons tous sous de puissans aus-
pices.

Les passions, les vertus & les vices
Sans nous, souvent, maîtrisent notre
coeur !

Damis est vrai, pourquoi fut - il trom-
peur ?

Les tems, les lieux, tout agit sur notre
ame !

Ce triste auteur, mourant sous l'épigramme,
Pourrait sans doute enfanter de beaux
vers,

Si, par hazard, ses yeux un jour ouverts
Entrevoyaient un de ces traits de flâme
Dont ton génie à rempli l'univers.

Ce chêne altier, dont la tête superbe
Semble braver les vents & les éclairs,
Faible arbrisseau, serait caché sous l'herbe,
Ou ramperait dans l'ombre des deserts :
Si, d'un beau jour la fraîcheur impré-
vuë,

De

De nos climats, n'eût écarté la nuë
 Prête à brûler son feuillage naissant.
 Sous *Marc Aurèle* on eût pu voir Séjan
 Du capitolé égaler les grands hommes.
 L'occasion nous fait ce que nous som-
 mes,
 Nous cédon's tous à la loi du moment.

*)

Mais quoi ! tandis que mon pinceau
 volage
 Sur mille objets épuise ses couleurs ;
 Dieux ! quel mortel armé de traits ven-
 geurs
 Du fanatisme ose brizer l'image,
 Et démasquer ses vils adorateurs ?
 La vérité qu'accablait l'imposture
 Va pour toujours paraître à nos regards ;

B 5

Des

*) On a été obligé de supprimer ici plusieurs
 vers qui nuisent beaucoup à la liaison du
 passage suivant avec le reste de l'Épître.



Des préjugés il venge la nature,
Et du mépris fait triompher les arts.

Voltaire, ô toi, dont la muse féconde
Dès son aurore étonna nos desirs!

Toi qui connus, plains, changeas le
monde,

En l'instruisant par la voix des plaisirs;
De mon penchant dois je écouter l'em-
pire ?

De mon esprit tu connais les ressorts ;
Eclaire moi ! dois - je briser ma lyre ?
Puis - je essayer quelques nouveaux ac-
cords ?

Epitre

EPITRE VI.

A M. le Bailli de Vignacour,
*Chevalier grand - Croix de l'ordre
de Malthe &c. en lui envoyant
les œuvres de Mr. de B.*

On soutient que *Plutus* & le Dieu de
la lyre

Ensemble n'ont jamais logé.

Etrange préjugé!

B*** suffit pour le détruire.

Il fut souple, il suivit la cour,

Il connut, il chanta l'amour;

Il fut aimable à plus d'un titre:

Les petits trous de P****

Dont il célébra le contour,

Le couronnèrent d'une mytre.

La.

La Sorbonne n'approuve pas
 Qu'il ait suivi cet amoureux délire ;
 Elle dit que *Vénus* à de certains appas
 Qu'un prêtre ne doit pas décrire !
 Elle ajoute, qu'en pareil cas,
 Moines, abbés, curés, prélats,
 Tout prêtre enfin qui veut trop rire,
Ipso facto ne doit plus lire
 Dans les sentimens délicats
 D'une fillette qui soupire,
 En racontant à Dieu tout bas,
 Ses fredennes & son martyre.

Erreur ! B*** en rit, & ne fait pas si mal ;
 De ses travaux le but moral
 Rentre toujours dans la nature.
 Qu'on l'accuse à loisir d'encenser *Epi-*
cure! ...
 Le nom pompeux de Cardinal
 Vaut bien qu'on brave la censure
 Du consistoire Doctoral.

Je

Je n'adopte point le caprice
De ces cenfeurs embéguinés,
Qui, contre *Simon* mutinés,
Percent des traits de leur malice

Ces mortels fortunés
Qui, figurant dans la milice
D'un Dieu généreux & propice,
Trafiquent des biens destinés
A leurs confrères en fervice.
Sans entrer avec eux en lice ;
Tous les Saints pères combinés,
Je trouve, qu'à des cœurs bien nés,
L'emplette d'un bon bénéfice
N'offre rien qui ne compatiffe
Avec les defirs ordonnés
Par l'*Ecriture* & l'avarice.

Ah ! fi l'ingenieux B***
M'enseignait l'art de maîtrifer les ames,
L'art précieux de féduire les fem-
mes,
Cet art, enfin, qui brille en fes écrits ;
Lors,

Lors, de la finance sacrée
 Les coffres me feraient ouverts
 Vas - tu regner encor sur mon âme in-
 fenfée,
 Sexe enchanteur, sexe pervers ! . . .
 Non ! j'ai trop senti les revers
 Qu'entraîne une flamme abusée ! . . .
 La perfide *Cloé* mais ma chaîne est
 brifée !

Toi qui forças nos cœurs à chérir sans
 retour
 La vertu par les traits du plaisir em-
 bellie ;
 Toi qui nous fis aimer jusques à ta folie,
 Dans maints tableaux nuancés par l'a-
 mour,
 Et dessinés par le génie ;
 Illustre Vignacour,
 Que ne fuis - je enflamé par la docte
 manie
 Que t'inspire *Uranie* !

Que

Que ne puis-je voir au grand jour
Tous les secrets de ta magie !
J'essayerais tes enchantemens
Sur le cœur de ces fainéans
Qui, dispensant du ciel les dons & les
vengeances,
Portent des yeux d'*Argus* sur les trésors
immenses
Que l'Eglise a volé pour nourrir ses en-
fans.



Epître

 EPITRE VII.

A Mademoiselle B****.

Votre amitié vive & constante
 A l'objet de mes feux vous unit de trop
 près;

Tout autre trouverait cette union char-
 mante;

Mais votre amie est mon amante;
 Vous êtes mon rival, je crois que je vous
 hais!

Un baiser, la moindre caresse
 Est un bien que vous m'enlevez:
 Enfin votre amitié fait tort à ma ten-
 dresse;

Arrangeons-nous, vous le devez.
 S'il arrive, qu'un jour, ma chère Ga-
 brielle

Songe à former une chaîne nouvelle,
 Aimez-

Aimez-la tant alors qu'elle n'aime que
vous !

Mais, jusques à l'instant qu'elle soit in-
fidelle,

Laissez-moi tout son cœur, tous ses vœux,
tous ses goûts,

Et par pitié pour moi brouillez-vous avec
elle !

EPITRE VIII.

A Mademoiselle L. B***.

Tandis que toutes mes pensées,
Mes vœux, mon plus faible desir,
S'élèvent aux cimes glacées
De ces montagnes entassées
Où tu viens de t'enfvelir :
Tandis que tout à ma tendresse
Je fais les douceurs du repos :
T'occupes-tu de ma tristesse ?
N'écoutes-tu point mes rivaux !

C'est demain ma chère *****
Tien, mon cœur en frémit déjà,
C'est ta fête : une femme affiche
Beaucoup d'agrémens ce jour-la !
On vient vous offrir une rose,
Vous l'acceptez en rougissant :
On vous observe, on reste, on cause !

On

On vous dit, d'un ton languissant,
Ce bouquet est bien peu de chose !
Très beau ! dites vous poliment ;
On profite du compliment,
On prie , — on voudrait — mais on
n'ose !

Vous résistez en minaudant ;
On s'enhardit tout doucement
Et sur votre sein on le pose
Tant pis pour vous Monsieur l'absent !

Cependant, épris de vos charmes,
L'amant qui vit couler vos larmes
Quand on l'arrachait de vos bras,
Croit sa félicité certaine ;
Et vous fabrique, avec grand-peine,
Des vers que vous ne lisez pas.
Ou si, par une autre manie,
Vous vantez son goût, son génie ;
Son rival qui voit ce détour,
Affecte un peu de jalousie ;
Et vous donne beaucoup d'amour.

J'entends, déjà, ton cœur se plaindre
Et murmurer de ce portrait.
Calme toi ! lorsque je l'ai fait,
Je n'ai pas voulu te dépeindre.
Un coup d'œil jetté sans aigreur
Sur les intrigues de nos belles,
Très sensibles, très infidelles,
M'à donné cet instant d'humeur.
Quand on le peut, avec douceur,
On doit faire justice d'elles ;
Il faut par fois venger l'honneur !

Mais que ma lyre est indiscrette !
Que t'importent tous leurs travers ?
Trop tendre pour être coquette,
Des *Lais* que peignent mes vers
Tu n'eus jamais l'ame imparfaite.
Plus sensible au plaisir d'aimer
Qu'à la vanité de séduire,
C'est moi seul que tu veux charmer :
Tu sens tout ce que tu m'inspire.

Aussi !

Aussi ! ne crois pas que jamais
 Mon cœur, doutant de sa victoire,
 Se livre aux transports inquiets
 D'un soupçon contraire à ta gloire.
 De ma rendre sécurité
 Rien ne me peut ravir les charmes.
 Il est pour toi d'autres allarmes !

De tout tems un fat rejeté
 Devint injuste, c'est l'usage ;
 Et, du refus de son hommage,
 Se vengea sur l'honnêteté,
 Tous les jours, dans un cœur gâté,
 L'amour déçu se tourne en rage :
 Crains ces paons, dont le vain plumage
 Est la plus solide beauté.
 Pour fuir leur importunité,
 N'affecte point un air sauvage :
 Il est une façon plus sage
 D'exclure ces adorateurs.
 Prétexte une humeur indomptable,
 Du noir, de l'ennui, des langueurs ;

Toujours, l'excuse des vapeurs
Fut le droit d'une femme aimable.

Mais que de fleurs on va t'offrir !
Que de vœux, de soins pour te plaire !
L'étiquette injuste & fêvère
T'ordonne au moins de les souffrir !...

O tribut que l'amour condamne !...
Que vois - je ? Un perfide bouquet
Offert par une main profâne,
Déjà placé dans ton corset !
Il va toucher !... Hélas pardonne !
Mon cœur au trouble s'abandonne ;
Il se peint les transports secrets
Et les desirs que tu fais naître.
Sûr de tes feux, je ne suis pas le maître
De ces mouvemens indiscrets !...
Plein de douleur, mais fier de tes attraits,
A tes regards que ne puis - je paraître !
Un soupir, un baiser peut - être,
Serait le prix de mes regrets !

Epitre

Il avait attendu le tonnerre & la pluie :
 Pour excuser celui qui peindrait ses tra-
 vaux

D'avoir joint deux cent vers déplacés, mais
 fort beaux,

Aux fastes brillans de sa vie.

Quoi qu'il en soit, revenons aux pro-
 pos

Dont le prince conta la tendre Kyrielle
 A la jeune beauté qui troublait son ré-
 pos.

Sur l'écorce d'un hêtre il grava quelques
 mots.

Interprètes sacrés de sa flâme nouvelle ;

C'était des vers, qu'on doit croire fort
 beaux,

La plume d'un héros ne peut être que
 belle.

Ce n'est pas tout. L'amour, de son
 flambeau,

Laiſſa ſur le gazon tomber une étincelle.

Alors

Alors du sein des fleurs fortit un arbrif-
feau :

C'était un myrthe verd dont le roi plein
de zèle

A l'instant cueillit un rameau

Qu'il offrit à sa Gabrielle.

Si l'Olympe exauçait un des vœux que
j'ai fait ;

L'amour, Mercure, ou quelque dieu dis-
cret

M'apporterait, à tire-d'aile,

Ce myrthe que Destrée avait à son corset ;
Destrée eut mille attraits, vous n'êtes pas
moins belle,

A la jeune Pfiché vous ressemblez com-
me elle ;

Je vous l'offrirais pour bouquet.

Toi que l'amour rendit poète,
Henri tien moi lieu d'Apollon !
Ou plutot, prend mon violon !

Tu chantas la beauté qui te tournait la
tête ;

Celle dont moi chétif j'ose racler la fête,
Vaut bien un air de ta façon.

Et vous qui la fites si belle,
Grâces inspirez - moi ! je ne veux peindre
qu'elle,

De mon tableau nuancez chaque trait !

Peut-être ignorez - vous, aimable Ga-
brielle,

Qu'il n'est pas fort aisé de donner en effet
Une vérité bien réelle

Aux couleurs de votre portrait.

Comment dépeindre en vers cette mollesse
heureuse

Qui languit dans vos yeux où va regner
l'amour ?

On devine aisément, qu'un jour,
De rivaux bien épris une fuite nombreuse
Viendra pour eux gémir à votre cour.

On

On vous aime jusqu'au délire,
Quand on à vu le contour enchan-
teur

De votre bouche qui respire
Le fin de l'enjouement, les graces du
sourire,

Et l'embarras de la pudeur.
La nature, pour vous, franchit tous les
obstacles :

Quand vous parlez c'est la naiveté,
C'est l'esprit qui rend ses oracles
Par l'organe de la beauté.

Taille élégante, teint de rose,
Maintien que le bon goût forma ;
Il est aisé d'admirer tout cela :
De le peindre c'est autre chose.



Epitre

 EPITRE X.

A Mlle. la Comtesse D***.

Votre *Babiole* *) est charmante ;
 Vous l'élevez on ne peut mieux.
 Vos joujoux font délicieux ;
 Votre poupée est étonnante,
 Tous ses pompons font à ravir,
 Elle est diviniment cœffée :
 Vous avez les doigts d'une fée....
 Hélas ! hâtez-vous de jouer.
 Vous briserez bientôt peut-être
 Les hochets que vous chérissez.
 Jeune H*** vous grandissez !
 De voir, de sentir, de connaître,
 Tous vos sens déjà sont pressés :
 Vos goûts, l'un par l'autre effacés,
 Vous annoncent un nouvel être :
 Que vois-je, ô ciel ! vous rougissez ?

Vos

*) Petite chienne.

Vos yeux s'enflament? — frémissez!
Votre premier desir va naître.

Bientôt éprouvant les langueurs
D'une dangereuse tristesse ;
Bientôt vous occupant, sans cesse,
De mille tableaux séducteurs,
Vous vous surprendrez dans les pleurs,
Sans rougir de votre faiblesse.
Victime d'un ennui secret,
Vous irez, dans un trouble extrême,
Vous abandonner à vous même
Au fond d'un tranquile bosquet.
A travers les feuilles d'un hêtre
Vous verrez Progné s'attendrir ;
Et vous pressentirez peut-être,
Les mystères que peut couvrir
L'ombrage d'un berceau champêtre.
D'un œil distrait & dédaigneux
Vous reverrez la multitude ;
Quand on est tendre, on n'est heureux
Que dans l'ombre & la solitude.

L'excès

L'excès de l'art vous ennuiera ;
Votre oreille préférera
Une facile chanfonnette
Aux airs forcés de l'opéra.
Par une heureuse historiette
Marmontel vous attendrira,
Tandis que l'auteur de ***
Voulant emboucher la trompette,
A le fiffler vous forcera.
Votre ame enfin s'agrandira.
Alors, d'un plus grand jour frappée,
Vous laisserez votre poupée,
Et votre toutou maigrira.

Craignez cette époque funeste
Au calme heureux de votre cœur ;
Saisissez l'instant qui vous reste,
Et n'aspirez plus au bonheur :
Il disparaît avec l'enfance.

Plein d'une tendre impatience,
Un amant, beau, jeune, discret,

Viendra

Viendra vous donner un œillet,
Vous le prendrez fans défiance :
Quel mal d'accepter un bouquet ?
Quel mal ! cet amant est un traître,
Laissez - lui sa perfide fleur !
Quelque Sylphe , l'Amour peut - être
En empoisonnerait l'odeur.
Ecoutez ! L'aimable Célie
Jouissait du fort le plus doux ;
Comme vous elle était jolie,
Elle était jeune comme vous.
Assise un jour sur la fougère,
Elle appelle fans réfléchir
Atis qui cherchait à lui plaire.
Atis transporté de plaisir
Lui donne un brin de violette ;
Elle rougit ; mais l'indiscrette
Ne songea pas à le haïr !
Elle se trouble , Atis s'enflâme ;
Il soupire , elle s'attendrit,
Elle fuyait ! — Il la suivit,
Et par un baiser tout de flâme,

Arracha,

Arracha, du fond de son ame,
L'aveu fatal qui la perdit.
Oui je t'adore ! lui dit-elle ;
Puis - je compter sur ton amour ?
Il le jura ; mais, l'infidèle
Près d'une autre beaucoup moins belle,
La trahit dès le premier jour.
On eut beau conjurer *Célie*
D'oublier cette perfidie,
Sa douleur tous les jours s'accrut :
Elle en pleura toute sa vie,
On dit même qu'elle en mourut.
Où trouver un amant sincère ?
Pour vous on ne pourra sentir
Un goût faible, une ardeur vulgaire,
Et, s'il est des fleurs à Cythère,
C'est vous qui devez les cueillir :
Je le fais. Mais, le penchant même
Payé de la plus tendre ardeur,
Fait-il naître un jour de bonheur ?
Pour souffrir, il suffit qu'on aime !

D'un

D'un bonheur pur, d'un calme ex-
trême,

Voulez-vous jouir en repos?

Préférez les sombres pavots

D'une indifférence suprême,

A tous les myrthes de Paphos.

 EPITRE XI.

A M. la Marquise de L***.F***.

En vérité vous n'êtes pas trop sage.
 Quoi! vous avez juré de ne chanter ja-
 mais,
 Parce qu'un petit sot dont vous fuyez
 l'hommage,
 Et qui se croit du goût (fondé sur le
 suffrage
 De Messieurs les amis de Messieurs les
 valets)
 A dit de l'air du persifflage,
 Elle chante. . . . c'est à ravir!
 Eh! chantez, croyez - moi ! laissez - le s'a-
 vilir
 Par ses tons connaisseurs & son humeur
 sauvage ;
 Tandis qu'il suffoquait de rage,
 Cent autres pleuraient de plaisir.

L'Envie

L'envie a tous les jours quelque fureur
nouvelle:

Mais on peut mépriser son courroux im-
puissant;

Ses triomphes n'ont qu'un instant,
Ses serpens, à la fin, sifflent, s'arment
contre elle :

Nourri par un souffle vengeur,
Son triste flambeau n'étincelle
Que pour éclairer sa laideur.

Rassurez - vous ! tenez, je vais vous dire
Un conte où le talent vengé de la satire
Prouve encor en votre faveur.

Dans un bosquet charmant, au tems des
fleurs nouvelles,
Un jeune rossignol se rendait tous les
jours.

Des airs qu'il inventait les grâces natu-
relles,
Sans cesse, des oiseaux fidèles,

Ranimaient les tendres amours,
Et dissipaient leurs peines mutuelles.

Un hibou par hazard entendit ses ac-
cens.

Il fut au désespoir ; ils étaient pleins de
charmes !

Il voyait des jeux innocens,
C'en était bien assez pour causer ses al-
larmes.

Il vole vers l'objet de ses transports ja-
loux ;

Quelle ardeur , lui dit - il , quelle joie
indiscrette,

T'engage à troubler ma retraite ?

Ne crains - tu pas d'éveiller mon cour-
roux

Par les sons ennuyeux que ce vallon ré-
pète ?

Puis - je troubler votre repos,
Répond l'aimable volatile ?

Puisque le murmure des eaux

Empê-

Empêche mes accens d'arriver aux
échos

De ce vallon tranquille !

Les airs que je chante font doux :

Ils plaisent aux oiseaux de tout le voisi-
nage ;

Il faut, pour blâmer mon langage,

Etre insensible ou bien jaloux.

A ces mots, le hibou de fureur étin-
celle ;

Mais bientôt les oiseaux des buissons
d'alentour,

Du faible rossignol époufants la que-
relle,

S'élancent tous à tire - d'aîle

Sur le cenfeur obscur effroi de leur fé-
jour.

Le tendre rossignol s'acquitte envers leur
zèle

Par des concerts nouveaux consacrés à
l'amour.

Gravez bien dans votre mémoire,
Ce vieux mot. *Le mépris est le lot des
censeurs.*

Rendez-nous nos plaisirs, songez à votre
gloire;

Moi! je vous promets des ven-
geurs.



EPITRE XII.

A Zayde.

A l'ardeur de mes feux pourquoi chère
Zayde

Opposer cette nuit dont ta raison ti-
mide

N'osa jamais percer la dangereuse hor-
reur ?

On te trompe Zayde ; abjure ton er-
reur !

Ton Dieu de la bonté n'est-il pas le
modèle ?

Au centre des vrais biens sa tendresse t'ap-
pelle ;

Il voit, en gémissant, tes coupables fray-
eurs ;

Si tu peus l'irriter ce n'est que par tes
pleurs.

L'amour l'offenserait ! L'amour est son
ouvrage :

De tout dans l'univers l'amour est le par-
tage ;

Et l'homme que ses feux n'auraient point
embrasé,

N'est rien qu'un être mort, un marbre
organisé.

Quoi ! Suivre un sentiment que la nature
inspire ;

Brûler pour tes attraits, t'adorer, te le
dire ;

Tomber à tes genoux, expirer sur ton
sein ;

Ne pouvoir étouffer ce sentiment di-
vin ;

Est-ce offenser un Dieu qui fait ce que
nous sommes ?

Qui paitrit à son gré la substance des
hommes,

Qui les fit pour connaître & chercher le
plaisir,

Et

Et qui produit en eux jusqu'au moindre
desir ?

Lance sur moi, Grand Dieu, les traits de
ta vengeance !

Si, portant mes regards sur ta divine
essence,

De tes saints attributs blasphémateur in-
grat,

D'un pinceau criminel j'en veux bleffer
l'éclat.

Mais non ! ma faible main, ma main,
quoique novice,

Ose attaquer l'erreur & venger ta jus-
tice.

L'amour est un penchant dirigé par les
cieux,

C'est donc une vertu. — D'un Sophiste
odieux

Voudrais-je t'opposer le langage per-
fide ?

Interroge mon cœur ! interroge Zay-
de !

Si nos feux font un crime, éclate, vengé
 L'air de toi.

Ah Zayde! ah du moins vien les peindre
 avec moi!

Rappelle-toi ce jour où, vaincu par tes
 charmes,

Je sentis dans mes sens les plus vives
 allarmes :

Je te vis, je t'aimai ; tu le fus, tu rou-
 gis ;

Mais bientôt de mes feux tu m'accordas
 le prix.

Mes lèvres quelquefois, sur tes lèvres
 pressées,

Recevaient tes soupirs, tes transports, tes
 pensées,

Et portaient dans ton cœur, par un juste
 retour,

Mon trouble, mes desirs, mes sermens,
 mon amour!

Voilà tous nos forfaits. Tu ne fus qu'
 sensible,

Et

Et l'enfer sous tes pas . . . non ! il n'est
pas possible !

Le ciel, de notre ardeur, s'offenserait
ainsi ?

Eh quoi ! les animaux n'aiment-ils pas
aussi ?

L'ivresse de leurs sens peut-elle être im-
punie,

Tandis qu'un seul desir, un instant de
ma vie

Me content des tourmens & des pleurs
éternels ?

Insensé ! leurs transports ne sont point
criminels,

Ils n'ont pas en naissant la raison pour
partage . . .

Eh ! qui me l'a donné ce cruel avan-
tage ?

Si je dois m'en servir, devait-on m'ac-
corder

Un penchant tout contraire à qui je dois
céder ?

Aux

Aux plus faibles transports de ma ten-
dresse extrême,
Mes forces, ma raison, mon créateur, moi
même,
Tout fait place à l'objet qui captive ma
foi.
Etes-vous, animaux, moins coupables que
moi ?
Vous formez des desirs, & vous les satis-
faites.
Ah! cherchez, désormais, les plus tristes
retraites ;
Quittez ces monts charmants, ces forests
& ces tours,
Ces paisibles rochers témoins de vos
amours.
Innocentes brebis, fuyez les patura-
ges ;
Evitez les vallons, évitez les ombra-
ges
Où l'amour séducteur pourrait vous en-
gager ;

Le

Le ciel vous aperçoit, craignez de l'ou-
trager !

Et toi (le pourras-tu tendre & chère
Zayde?)

Rejette ton amant, fais ingrata, per-
fide,

Insulte à ses douleurs, ne reçois plus ses
vœux,

Ne l'aime plus! — Que dis-je? — oui! —
méprise mes feux!

Sois désormais farouche, insensible, cru-
elle.

C'en est fait, il le faut, ta flâme est cri-
minelle ;

Ose trahir ta foi! ce généreux for-
fait,

Pourra laver ton cœur du crime qu'il a
fait ;

Laisse-moi mes soupirs, mes regrets, &
mes chaînes.

L'aube blanchit déjà la surface des plai-
nes,

Déjà

Déjà je vois le jour naître de toutes
parts

Mais quel autre spectacle arrête mes re-
gards ?

Au fond de ces grands bois que la sage
nature

A pris soin de couvrir d'une épaisse ver-
dure ;

Dans ces antres fermés à la clarté du
jour,

Je n'entens que transports excités par l'a-
mour.

Tout cède à ce penchant ! le vieux Nestor
lui-même

Tient déjà dans ses bras la bergère qu'il
aime.

Si ce penchant, *Zayde*, est un penchant
fatal,

Ton Dieu, puisqu'il le peut, doit pré-
venir ce mal.

Si l'amour peut blesser sa sagesse in-
finie,

Pourquoi

Pourquoi ses propres mains, en nous don-
nant la vie,

Nous ont-elles formés sensibles, amou-
reux,

Et trop faibles enfin pour être ver-
tueux ?

Ouvre les yeux, Zayde, au flambeau qui
t'éclaire !

Le ciel qui prévoit tout, te forma pour
me plaire ;

Et, s'il avait prévu que nos feux mu-
tuels,

Ces feux qu'il à créés deviendraient cri-
minels ;

N'en eut-il pas détruit le germe en sa
naissance ?

Un père qui vantant la bonté, la pru-
dence,

Confierait à son fils un vase plein de
fiel,

Dont les bords séducteurs présenteraient
du miel,

64 *Poésies de Société.*

Ne ferait à mes yeux qu'un infâme ho-
micide;

On t'a dépeint ton dieu sous ce tableau
perlide;

On l'offense, on t'abuse, on ne le con-
nait pas:

Rassure-toi, Zayde, & vole dans mes
bras!

Waldrige,

WALDRIGE

COMÉDIE

MELEE

D'ARIETTES.

E

PERSONNAGES.

MYLADI WALDRIGE.

MYLORD WALDRIGE.

MYLORD N***, père de Myladi Wal-
drige.

LADI CRAAF.

BETTI, sœur de Myladi.

FANNI, femme de compagnie de Myladi.

RICHARD, piqueur.

JAMES, ancien valet de Ladi Craaf.

La Scène est à la campagne.

WALDRIGE
COMÉDIE

MELEE
D'ARIETTES.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente un salon.

SCENE I.

MYLADI, BETTI, FANNI.

(Myladi est appuyée sur une table; Betti & Fanni brodent : elles sont assises pendant le Trio.)

TRIO.

MYLADI.

Il était toujours près de moi ;
Sa chaîne lui semblait si belle !
Après tant de sermens de me garder sa foi,
Se peut-il qu'il soit infidèle !

E 2

BETTI.

Maintenant, qu'à ses jours ma vie est en-
chainée,

Il prend plaisir à faire ma douleur ;

Et je me vois abandonnée

Par celui des mortels le plus cher à mon
cœur.

Je ne puis supporter ma triste destinée !

Et, ce qui met le comble à mes ennuis
secrèts,

On dit qu'une jeune étrangère

A fait naître en son cœur une flâme sin-
cère ;

On dit, qu'avec transport, il vante ses
attraits,

Et que, de ses amours, il cache le mis-
tère

Dans le silence des forêts.

FANNI.

On me l'a dit comme à vous & la
chasse,

Plaisir qui, depuis peu, paraît tant de son
goût,

E 3

N'est

N'est qu'un prétexte vain, une pure grimace
 Pour déguiser ses feux.

MYLADI.

Tu crois donc....

FANNI, *vivement.*

Je crois tout.

ARIETTE.

Le Dieu du sentiment ne se plaît que dans
 l'ombre ;
 Son trône est dans l'obscurité :
 Il veut que le silence & la timidité
 Couvrent ses feux d'un voile sombre.
 Quand la tendresse a couronné l'Espoir,
 Et que l'amour, sans crainte, ose se faire
 voir ;
 De son flambeau mourant tout l'éclat s'é-
 vapore :
 Et si parfois, il étincelle encore
 Il s'éteint, pour jamais, dans les mains du
 devoir.

BETTI.

BETTI.

Mais, si j'en crois votre langage,
Ces amans si fous, que l'on ne peut
hair,
Sont des tirans cruels après le maria-
ge; —
Quoi! nos larmes, alors, ne sauraient les
fléchir?

FANNI.

Non, sans doute! & jamais je n'en vis
s'attendrir
Que sur les pleurs d'une maîtresse.
Une épouse importune ou glace leur ten-
dresse :
Sitôt que nous pouvons les aimer sans
rougir,
L'aveu de notre amour les blesse.
Eh! combien en est-il qui s'occupent
sans cesse
Des moyens de nous en punir!

E 4

MYLADI.

MYLADI.

De pareils sentimens dois - je accuser Wal-
drige ?

Puis - je ainsi soupçonner sa foi ? —
Il me trompe, il est vrai, mais c'est fai-
bleffe.

FANNI.

Eh quoi !

Ce n'est pas un

MYLADI, *d'un ton très sérieux.*

Fanni ?

FANNI.

Vraiment, c'est un prodige !

MYLADI.

ARIETTE.

Je connais de son cœur les secrets senti-
mens.

Il a pu s'égarer sans être ami du vice ;

Son inconstance est un caprice

Dont il vaincra les mouvemens :

Il se peindra nos nœuds & mes gémisses ;

Et, s'il n'est pas touché de mon supplice,

Il respectera ses sermens.

FANNI.

Puisqu'il n'est point au rang de tant d'époux parjures,

Qu'il finisse les maux où l'Amour vous réduit !

BETTI.

Ah ! si je connaissais celle qui l'a séduit,
Je lui dirais bien des injures.

SCENE II.

MYLADI, BETTI, FANNI, JAMES.

JAMES.

(Il est en bottes, il fait un cris de chasse dans la coulisse, & entre précipitamment.)

Honneur à Myladi !

E 5

MYLADI,

MYLADI, à Fanni.

Quel est

FANNI, avec mépris.

C'est le valet
De Ladi Craaf votre rivale.

JAMES.

Moi valet? ah! doucement s'il vous plait;
Sachez qu'un peu trop bas ce titre me ra-
valeur.

Valet de Ladi Craaf!

FANNI.

As-tu pu la quitter?

JAMES.

Eh oui! depuis un mois qu'elle osa me
chasser.

FANNI.

Quoi! Ladi Craaf n'a pas rougi de se défaire
De toi qui, tant de fois, as noblement
porté
Les coups sourds qu'en secret elle avait
médité?

JAMES.

JAMES.

*(A part.)**(Haut.)*

Je ne l'en fers pas moins. J'avouerai, sans
mystère,

Que, las de me preter à ses ressentimens,
A ses dépits jaloux, à tous ces mouve-
mens

Qu'une femme, à la fois, veuve, jeune &
coquette,

Doit éprouver; j'avais juré, depuis long-
temps,

De la quitter. D'ailleurs, aux yeux de bien
des gens,

Mon honneur n'avait pas une teinte bien
nette.

FANNI.

Le bon coquin!

JAMES.

J'ai donc pris mon effort
Dans le négoce en grand; ma foi je m'y
plais fort.

Em-

Embrasser tout, c'est ce dont je me
pique.

Aussi j'entre en crédit, on m'estime; &
Mylord

M'a prié de lui faire une emplette — ah!
unique;

En la voyant qu'il fera satisfait!

MYLADI.

Quelle est-elle?

FANNI.

Dis donc!

JAMES.

Un — un cheni complet,
Quarante chiens!

MYLADI, à Fanni, d'un air affligé.

Sortons!

(Myladi & Fanni sortent.)

Scene

SCENE III.

BETTI, JAMES.

JAMES.

La divine musique! —
Jambe fêche — & coëffés!

BETTI.

Cette emplette me plaît;
J'en retiens un petit qui soit vif & bien fait,
J'en ferai mon plaisir unique.

JAMES.

Pour vous Miss Betti? Quelle erreur!
Ce sont de très grands chiens de
chasse!

BETTI.

Ah si, je n'en veux plus! —

(*Tristement & comme à part.*)

Que va faire ma sœur!
Tous ces apprêts nouveaux confirment sa
disgrâce.

(à Ja-

(à James.)

Te voilà bien content ! Tu fournis à My-
lord
Le moyen d'affliger une épouse qui l'aime.

JAMES.

Moi ! j'aurais la noirceur ! — Quelle in-
justice extrême
Moi j'irais défunir.....

BETTI.

Je ne sçais quel ressort
On fait, pour nous trahir, jouer près de
mon frère
A peine, pour les nuits, se rend-il près
de nous.
Ici tout paraît lui déplaire :
Ma sœur languit, pleure, se désespère,
D'avoir perdu le cœur de son époux.

JAMES.

Comment Diable ! ô le traître ! ô l'affreux
caractère.

BETTI.

BETTI.

ARIETTE.

Est-il possible d'affliger
Un cœur sensible qui nous aime,
Et qui, malgré sa peine extrême,
Ne se peut dégager !

Si quelqu'amant épris du peu que j'ai de
charmes,

Venait me prouver par ses larmes
L'ardeur dont mes attraits auraient pu
l'enflamer :

Il faudrait bien le plaindre & peut-être
l'aimer !

Quand on a le malheur de causer des al-
larmes,

C'est un devoir de les calmer.

JAMES.

*(à part.)**(haut.)*

La belle âme ! — Mylord doit venir ce
me semble ;

Je veux faire en ce jour connaître mon
bon cœur :

Je

Je vais de Myladi lui peindre la douleur,
 Et les raccommoder ensemble;
 Vous pouvez y compter.

BETTI.

Je ne sçais; mais je tremble...

(Elle sort.)

SCENE IV.

JAMES, seul.

(Après un moment de silence pendant lequel
 il a paru fort occupé.)

Eh mais! cela ne va point mal assuré-
 ment.

J'ai sçu les abuser enfin si finement,
 Qu'ils s'aiment tous les deux & n'en veu-
 lent rien croire.

Scene

SCENE V.

LADI CRAAF, JAMES.

LADI CRAAF, *avec impatience.*

Qu'as-tu dit? Qu'as-tu fait?

JAMES.

Une action très-noire,
Et j'en suis tout contrit - là - sérieuse-
ment.

Imiter le langage & la main d'un amant:
Ecrire à Myladi; lui parler de tendresses,
De rendez-vous, de faveurs, de ca-
resses:

Exprimer le ravissement
Qu'on goûtait dans ses bras: jurer d'être
constant:

Vanter, à se cacher, l'adresse de la Dame,
Quoique, jamais, la pauvre femme
A tromper son époux n'ait songé seule-
ment:

F

Faire

Faire que, par Mylord, la lettre soit sur-
prise;

Feindre que l'on voulait qu'elle fût, four-
dement,

Entre les mains de Myladi remise;
Ma foi! c'est un peu fort.

(Ladi Craaf l'ayant regardé d'un air de courroux,
il continue.)

Mais ils font dans la crise:
L'affaire est en bon train!

LADI CRAAF, *comme à part.*

Nous sçaurons vous punir,
De plaire à nos amans, & de nous les ravir.

(Elle donne de l'argent à James.)

Approche! Tiens! prends donc! — C'est
pour ta peine.

Si leur dés union est complete & pro-
chaine,

Je t'en promets trois fois autant.

(Elle lui donne encor quelques pièces d'argent.)

Prends encor!

(Elle sort.)

Scene

SCENE VI.

JAMES, *seul.*

Cette femme est, aumoins, enragée.
Moi, de ses beaux projets, j'exécute l'i-
dée; —

Un autre eut balancé, mais, l'or est si
tentant!

ARIETTE.

Argent! Argent! Puissante idole!
Non! Tes autels ne tomberont jamais.
C'est à toi que la terre immole
La Vertu, l'Equité, la Paix.

Tu donnes mille appas à la plus laide
fille;

La Noblesse, sans toi, n'est rien qu'un
triste faix:

La Décence, un maintien maussade & plein
d'appréts;

L'Esprit, un vain jargon: l'honneur une
vétille:

F 2

Pour

Pour t'adorer on me fit tout exprès ;
 Et, ma première peccadille
 Fut la preuve de tes attraits.

J'entends Richard ! J'ai grand sujet de
 feindre ;

Il aime son Mylord plus que son intérêt :
 Le drole est honnête homme, &, j'aurais
 tout à craindre,

En lui laissant pénétrer mon secret.

SCENE VII.

RICHARD, JAMES.

RICHARD, *entre en chantant.*

ARIETTE.

Parlez - moi du fort d'un garçon !

S'il est trahi ; toujours alerte,

Il se console de sa perte

En retrouvant son cher flacon.

Pour un époux, c'est autre chose.

S'il est dupé ! sans dire mot,

Sen

Son bien est de prendre la dose :

S'il fait tapage, c'est un fot.

JAMES.

Toujours gai !

RICHARD.

Te voilà ? Viens - ça, que je t'em-
brasse !

JAMES, *après avoir embrassé Richard
comiquement.*

Comment Diable ? Quelle fraîcheur !

RICHARD, *gaiement.*

Voilà le teint de quiconque est chasseur. —
Et toi !

JAMES.

Fort bien. — Mais, à propos de
chasse,

Mon emplette ? hem ?

RICHARD.

Rien de mieux assorti.

F 3

JAMES.

JAMES.

Je n'ai pas vu Mylord, mais je crois qu'au-
jourd'hui

Nous essayerons la meute. — Elle est de
bonne race !

RICHARD.

Oh, furement ! Car, depuis près d'un
mois,

Quelque Démon se plaît à lutiner mon
maître :

Aux yeux de Myladi charmé de dispa-
raître,

Il passe tous les jours à trotter dans les
bois.

Du fracas de la chasse il s'éloigne par-
fois ;

On dit qu'une beauté champêtre
A causé sa froideur pour sa femme. Je
crois

Que ce bruit répandu n'est qu'une ca-
lornie.

Je

Je l'entens très souvent parler de per-
fidie,
D'ingratitude & de sermens rompus.

JAMES, à part.

Préface heureux !

RICHARD.

Tu ris ?

(James fait entendre que non , par un coup de
tête accompagné d'un grand geste.)

En efforts superflus
Pour rentrer dans son cœur sa femme se
confume :

Il soupire, l'évite, & , selon sa coutume,
Va chercher , en chassant , à calmer son
ennui.

Cela finira mal ! car, Mylord, aujourd'hui,
M'a dit „Richard j'attends tout de ton
zèle,

„Tu vois la peine & l'état où je suis :
„Des chevaux pour ce soir !“ Cet ordre
m'a surpris :

Je pense que, croyant son épouse infidèle,
 Son projet est de fuir & de s'éloigner
 d'elle.

JAMES, *d'un air d'intérêt.*

Je le crois comme toi ; mais

RICHARD, *apercevant Mylord.*

Chut !

SCENE VIII.

MYLORD, RICHARD, JAMES.

(Le ton de cette Scene doit être extrêmement sombre.)

MYLORD.

Richard !

RICHARD, *s'approchant de son maître.*

Mylord.

MYLORD.

Ecoute ! dans l'instant nous partons pour
 la chasse ;

Que tout soit prêt.

(Richard

(Richard s'incline & veut sortir ; Mylord le rappelle.)

Richard! — Je te repète encor
Pour ce soir . . . du secret!

(A part.)

Ciel! Quelle est ma disgrâce!

(Appercevant James.)

Ah! Ah! Je suis content.

JAMES.

Ils sont très-beaux?

MYLORD.

D'accord. —

Tu viens avec nous?

JAMES.

C'est la grâce

Que j'allais demander

MYLORD, un peu à l'écart.

Richard! Que tout se fasse

Prudemment.

RICHARD.

Soyez sur

F 5

MYLORD,

MYLORD, à Richard.

Va!

(A tous les deux.)

Je vous fuis d'abord.

(Richard & James sortent.)

SCENE IX.

MYLORD, seul.

RECITATIF.

— Suis-je certain de cette injure? —

Elle paraît sensible à ma douleur.....

Dois-je chercher à la trouver parju-

re? —

Ne puis-je encor douter de mon mal-
heur?

Non! cette lettre m'en assure!

AIR.

Quand l'hymen allait nous unir;

Ne songeant qu'au soin de me plaire,

Elle me dit „Tu me verras mourir

„Si

„Si je cesse de t'être chère;“

Voilà donc cet amour sincère!

(*Myladi & Fanni entrent pendant que Mylord achève la dernière reprise de son air: il ne les apperçoit que quand Fanni l'appelle.*)

SCENE X.

MYLORD, MYLADI, FANNI.

(*Toute cette Scene est en chant.*)

FANNI, à Myladi.

Approchez.

MYLADI.

Je ne puis.

FANNI.

Reprenez vos esprits...

MYLADI, tremblante.

Soutien - moi.

FANNI.

Qu'avez - vous?

MYLADI.

MYLADI.

Mes larmes
Seront l'objet de ses mépris.

FANNI.

(Elle s'approche de Mylord.)

Mylord!

(Elle revient à Myladi.)

Parlez, & cachez vos allarmes.

MYLADI, à Mylord.

AIR.

Rien ne bannit votre froideur ;
Qu'ai-je donc fait ! Quel est mon
crime !

Quel transport, hélas, vous anime !
Ne connaissez-vous pas mon cœur ?

MYLORD, avec douceur.

Quand vous causez la peine
Et les regrets de votre époux,
Doit-il encor aimer la chaîne
Qui l'unissait à vous ?

DUO.

DUO.

MYLADI.

Faites cesser ma peine ;
Cruel , rendez - moi mon époux !
Auriez - vous pu briser la chaîne
Qui m'unissait à vous !

MYLORD.

Quand vous causez la peine
Et les regrets de votre époux ;
Doit - il encor aimer la chaîne
Qui l'unissait à vous ?

(*Mylord sort, d'un air très-affligé ; Myladi s'assied
& se livre à toute sa douleur.*)

SCENE XI.

MYLADI, FANNI.

FANNI, *très vivement.*

Vous le voyez ! — Me trompais - je ? —

Le traître !

G'est peu, pour lui, de vous faire souffrir,

A redoubler sa haine & mon inquiétude :

Employons la douceur !

FANNI, très-vivement.

Vous me feriez mourir !

Quoi ! De lui plaire encor ferez-vous une étude ?

A-t-il craint votre haine en vous manquant de foi ?

Pouvez-vous balancer ?

MYLADI.

Je ne puis m'y résoudre !

Je crains....

FANNI.

Faiblesse ! suivez-moi !

Pour ramener un traître il faut un coup de foudre.

(On entend, derrière le théâtre, le bruit qui accompagne ordinairement le départ d'une chasse ; les cors, les cris des valets &c.)

AIR.

AIR.

Entendez-vous la trompe & les cris des
chasseurs?

Eh quoi ! Toujours incertaine, ou ti-
mide ?

Voici l'instant d'accabler le perfide.

Décidez-vous ! — Je vous fers : —
point de pleurs !

(Elle emmène Myladi.)

Fin du premier Acte.

ACTE

ACTE SECOND.

*Le Théâtre représente une forêt, en
forme de montagne.*

SCENE I.

MYLADI, FANNI.

*(Elles descendent du fond du Théâtre, à quelque
distance l'une de l'autre.)*

FANNI.

RECITATIF.

Me fuivez-vous? — Répondez My-
ladi?

MYLADI.

Qui, — j'entrevois, — je retrouve ta
trace.

FANNI.

Evitez ces cailloux; — Prenez ce fen-
tier-ci. —

Fort bien! — là! — doucement!

G

MYLADI.

MYLADI.

Ce buisson m'embarrasse :
Je ne puis

FANNI.

Attendez ! — Non ! — Donnez
moi la main ! —
De nos efforts le succès est certain :
Bientôt nous entendrons la chasse :
Demeurons un instant au bord de ce che-
min.

MYLADI.

AIR.

Forêts où la Nature, & tranquille, & dif-
crète,
Semble fourire aux projets des amans ;
Que vos sombres réduits, que vos berceaux
charmans,
Causent de trouble à mon ame inquiète !
Si ma rivale vient, rameaux ! séparez-
vous !
Ne servez point le transport qui la guide :
Gardez-

Gardez - vous de prêter un ombrage per-
fide

A l'infidélité de mon cruel époux!

FANNI.

Il ne se doute pas du piège qu'on lui
dresse.

Il croit que ces rochers feront les seuls
témoins

Des plaisirs & des tendres soins

Que lui prépare sa maîtresse; —

Pourquoi près d'elle, encor, ne s'est-il
pas rendu!

Que j'aurais de plaisir à le voir confondu!

MYLADI.

Desire bien plutôt qu'un faux bruit nous
abuse,

Hélas! des feux dont on l'accuse,

Il n'est peut-être pas épris.

(Je le vois par moi-même!) On a tant
d'ennemis,

Tant de jaloux!

FANNI.

Toujours cette chimère
A vos regards séduits s'offre sous un beau
jour ;

Connaissez la jeunesse inconstante & lé-
gère :

De nous tromper elle fait peu mi-
stère :

Il n'est point, à vingt ans, d'honnête hom-
me en amour.

ARIETTE.

Voltigeant sur les fleurs qu'a fait naître
l'aurore,

Le Papillon qui vient d'éclorre

Ne peut s'enchaîner par un choix ;
Il voudrait s'attacher à toutes à la fois.

Par cent routes toujours nouvelles,
Ainsi l'amour cherche la volupté :

Toute sa force est dans ses ailes ;
Cé n'est qu'au désespoir des belles
Qu'il doit son immortalité.

MYLADI.

MYLADI.

Que tout ce que tu dis redouble mes al-
larmes! —

Ah! du moins par pitié, laisse-moi mon
erreur.

FANNI.

Je n'entens rien encor; — Quel tourment
pour mon cœur!

Il devrait être ici. — De grâce, plus de
larmes!

Je vous quitte un instant. — A côté de
ce fort,

Voyez ces bucherons assis sous ce grand
hêtre;

Je vais leur demander, fans me faire con-
naître,

S'ils n'ont pas vu la chasse, & je reviens
d'abord.

G 3

Scène

SCENE II.

MYLADI, *seule.*

RECITATIF.

C'est donc ici fortiez de ma mémoire

Vains discours! on me trompe! — Eh!
pourquoi m'abuser?

Malheureuse! Il me fuit, il me force à
tout croire!

Je ne puis le défendre, & n'ose l'accuser.

AIR.

De mes soupçons qui t'outragent peut-être,

Cher époux, dissipe l'horreur!

Si tu m'as pu trahir, rapporte-moi ton
cœur;

Pour triompher du mien, vicias! Tu n'as
qu'à paraître;

On

On te nomme parjure, — hélas, tu ne
peux l'être!

Rends - moi la paix! — Rends - toi
l'honneur!

SCENE III.

MYLADI, FANNI.

FANNI, *vivement.*

Dans mon cœur, à la fin, l'espoir se re-
nouvelle;

C'est là - bas que Mylord vient de prendre
le cerf,

Au son du cor, bientôt, va s'y rendre fa-
belle :

Venez!

(Elle emmène Myladi, & sort avec elle par le côté
du théâtre où elle a fait son entrée dans
cette Scène.)

SCENE IV.

MYLORD, seul.

(Il descend du fond du Théâtre, & doit déjà avoir été aperçu du parterre, dans l'instant où Myladé & Fanni quittent la Scène.)

Hélas ! Elle même se perd. —
Répondre à mon amour par cette perfidie ! —

C'en est fait ; je la quitte, & pour toute ma vie !

Avec elle Fanni fans doute est de concert ; —

Fanni que j'avais cru sage & reconnaissante.

(Il ouvre la lettre qu'il a surprise.)

Voilà donc la preuve constante
De ma honte & de mon malheur. —
Quel est-il ? cet amant qui m'a ravi son cœur,

Et dont la tendresse effrontée
Cruelle image ! Affreuse idée ! —

Cepen-

Cependant je ne conçois pas
Qu'elle ait pu me traiter avec tant d'in-
justice :

Peut-être . . . Relifons !

(Il jette un coup d'oeil rapide sur la lettre.)

hélas !

Je n'en fçaurais douter, & voilà mon sup-
plice ; —

Je l'aime encor, mais je fçaurai la
fuir ;

Dieux ! Que ne puis-je la haïr ! —

Moi ! respecter des nœuds Non ! Ce
n'est plus ma femme ;

Je ne puis que rougir des marques de sa
fiâme,

J'en étais le prétexte, — un autre en est
l'objet !

Outragé, trahi, — sans sujet !

Faut-il qu'un fol amour partage encor
mon ame

Entre le doute & le regrêt !

ROMANCE.

Elle ignorait qu'elle fût plaire
Quand ses regards m'ont enflamé.
Je lui dis qu'elle m'était chère ;
Un soupir je le crus sincère,
Comment n'aurais - je pas aimé ?

Brulans d'une amoureuse ivresse
Ses yeux semblaient peindre son
cœur :

Je le croyais plein de tendresse ;
Mais aujourd'hui le charme cesse,
Et je n'ai plus que ma douleur.

C'en est fait , je suis sa présence !
Heureux ! si mes desirs, un jour,
Eteints ou trompés par l'absence,
Peuvent rendre, à l'indifférence,
Mon cœur outragé par l'amour.

Scene

SCENE V.

MYLORD, RICHARD, JAMES.

(Mylord abymé dans ses réflexions n'apperçoit Richard que quand il entend sa voix. Richard & James doivent entrer ensemble & du côté où est Mylord qui vient de s'asseoir sur un banc de gazon placé au devant du Théâtre.)

JAMES.

Ou Diantre est-il fourré?

RICHARD.

Voyons plus loin : — peut-être

N'aura-t-il pas trouvé le lieu du rendez-vous.

JAMES.

N'est-il pas un peu fou, dis moi, Monsieur ton maître?

RICHARD, appercevant Mylord.

Qu'il a l'air abbatu!

MYLORD,

MYLORD, *se tournant du côté de Richard.*

Viens Richard!

RICHARD, *à James.*

Laisse - nous.

(James se retire vers le fond du Théâtre: Richard s'approche de son maître.)

Je me suis bien douté que la tristesse en-
core . . .

MYLORD.

Ma chaise?

RICHARD.

Elle est là - bas, — Quel chagrin
vous dévore?

(Avec attendrissement.)

L'Etat où je vous vois m'afflige autant que
vous. —

Quel est votre dessein? Pardonnez à mon
zèle,

Mylord; Quoi! — Vous partez . . . mais
Myladi sçait - elle? . . .

MYLORD.

MYLORD.

Ma femme? —

(à part.)

Ce seul mot me déchire le cœur.

RICHARD.

Oui ; ma pauvre maîtresse en mourra de
douleur ;

Elle vous aime tant ! — je le sçais !

MYLORD, à part.

La cruelle !

(James qui se promène au fond du théâtre regarde avec beaucoup d'attention le mouvement de quelques branchages agités par l'arrivée de Fanni & de Myladi, qu'il n'aperçoit point, quoiqu'elles soient vues du parterre.)

JAMES.

Paix !

RICHARD.

Mylord !

JAMES.

Chut !

MYLORD.

MYLORD.

Je pars!

JAMES.

(Il marche avec précaution & paraît se disposer
à tirer.)

Examinons ceci.

(Il arrive auprès de l'arbre derrière lequel Fanni
s'est cachée pour entendre la conversation de Mylord
& de Richard. Le bout de son fusil est sur le
point de toucher Fanni qui jette un cris de frayeur.

Alors Mylord & Richard accourent. James
reste immobile.)

RICHARD, appercevant Myladi.

Ciel!

MYLORD, en même tems.

O ciel!

SCENE VI.

Les acteurs précédens, MYLADI,
FANNI.

MYLADI, à part.

Qu'ai-je fait!

RICHARD.

RICHARD.

Par bonheur....!

FANNI, à James.

Etourdi!

MYLORD, à Myladi.

(Avec le plus grand étonnement.)

Mais, — comment....

MYLADI, avec embarras.

Je conçois toute votre surprise.

JAMES, à part.

En servant Ladi Craaf & ses transports
jaloux,

J'ai fait, je crois, une haute sottise.

MYLORD, à part.

Qui l'amène en ces lieux? — Sans dou-
te....

(A Richard & à James.)

Eloignez - vous.

Scene

SCENE VII.

MYLORD, MYLADI, FANNI.

MYLORD, *ironiquement.*

Je ne vous passe pas ce trait de mal-
adresse,

Fanni; tous vos projets — les voilà ren-
versés :

L'objet, le tendre objet de vos soins em-
pressés

Se plaindra! Déformais mettez plus de
finesse

Dans vos arrangemens. Quoi! vous, dont
la sagesse,

De Myladi dirige tous les pas,

Vous, qui voulûtes bien éclairer sa jeu-
nesse, -

Vous finissez ainsi?

FANNI, *avec précantion.*

Je ne vous entends pas.

Jusqu'ici

Jusqu'ici le respect m'a forcé au silence,
Mais, permettez qu'enfin je vous fasse
entrevoir

Vos procédés, — votre devoir. —
Tant de témérité peut-être vous offense!

MYLORD, *à part.*

Écoutons, jusqu'au bout, ce discours ap-
prêté.

FANNI.

On ne fent pas toujours les feux de la
tendresse;

L'amour ne peut durer, c'est un instant
d'ivresse,

J'en conviens. Mais, Mylord, son insta-
bilité

Ne dispensa jamais l'exacte probité

De la foi due à sa promesse :

L'inconstance peut bien n'être qu'une fai-
blesse,

C'est toujours un forfait que l'infidélité.

H

MYLORD,

MYLORD, avec fermeté.

Oui ; voilà bien le mot.

FANNI.

Puisque de vous déplaire,
Malgré ses sentimens, Madame a le mal-
heur ;

Rejettez son amour ; mais estimez son
cœur,

Admirez ses vertus, & songez qu'elle est
mère :

D'une amitié tranquille offrez - lui les
appas,

Consolez - la, dissipez ses allarmes ;

Ou bien, à sa douleur si vous trouvez des
charmes,

Jouissez - en du moins & ne la fuyez
pas.

MYLORD, à Fanni.

Vous devez admirer jusqu'où va ma pru-
dence :

Je pourrais d'un seul mot.....

MYLADI,

MYLADI, *d'un air timide.*

Si je sçavais du moins
Ce qui m'a mérité l'extrême indiffé-
rence

Que vous opposez à mes soins! —
Vous me fuyez avant l'aurore ;

Je vous rappelle, envain, par mes gé-
missement ;

Vous consacrez tous vos momens
A nourrir dans mon cœur l'ennui qui le
dévore,

Vous ne répondez plus à mes empresse-
mens. —

On prétend, on m'a dit, & j'ai peine à le
croire,

Qu'un tendre sentiment vous attire en
ces bois :

Que l'on vous a vu, mille fois,
Oublier votre épouse, exposer votre gloi-
re.....

H 2

MYLORD.

MYLORD.

Et c'est sur ce discours que l'on vous a
 tenu
 Que vous veniez ici ?

MYLADI.

Voilà mon imprudence !

MYLORD, *à part.*

Cacher un cœur si faux sous l'air de l'in-
 nocence ! —
 Je ne crois plus à la vertu.

MYLADI, *vivement & tendrement.*

Quand même un autre objet aurait pu
 vous séduire,
 Et vous rendre insensible à ma vive dou-
 leur,
 (Vous le pouvez encor) arrachez, de mon
 cœur,
 Le trait cruel qui le déchire !
 Je ne réclame point la foi de vos ser-
 mens ;

Hélas !

Hélas ! Vous n'avez pu descendre à la
basse

De rompre, pour jamais, ces saints enga-
gemens.

Triomphez de vous - même & de votre
faiblesse !

Je vais tout oublier dans vos embrasse-
mens.

Ne craignez pas que ma bouche indis-
crète

Vous reproche jamais vos torts & ma dou-
leur ;

Rendue au calme heureux d'une union
parfaite,

Je ne vous parlerai que de notre bon-
heur.

Valdrige ! mon ami ! — Je vous suis en-
cor chère :

Votre fils, au berceau, ce fils, que vous
fuyez,

D'un regard plein d'amour cherche déjà
son père ; —

(Avec chaleur.)

Viens l'embrasser ! Viens lui montrer
sa mère !

Viens ! Rends - moi ta tendresse,
(Elle fait un mouvement pour se jeter aux pieds
de Mylord qui la retient.)

ou je meurs à tes pieds ;

MYLORD, à part.

Elle paraît sentir une peine réelle : —
Aurais - je été trompé ? — Quel ferait
mon bonheur !

(Avec agitation.)

Vous ne me parlez point de cet amant
fidèle

Dont la flamme sincère a touché votre cœur.

(Il lui donne la lettre.)

J'ai surpris ce billet dans les mains du
porteur ;

Lisez.

(Myladi prend le billet : Mylord la regarde atten-
tivement pendant qu'elle le lit.)

MYLADI,

MYLADI, *lit d'une voix tremblante.*

„Je ne vous pardonne pas vos inquié-
„tudes sur la durée de mes sentimens.
„Le souvenir des instans que j'ai passés
„près de vous suffirait seul pour la rendre
„éternelle. Un soin unique doit vous oc-
„cuper ; c'est celui d'arranger nos entre-
„vues, avec toute la prudence dont vous
„êtes capable. Valdrige est dans la bon-
„ne foi. Songez à l'y maintenir, &
„croyez que mon amour égale tout au
„moins le vôtre.“

MYLORD, *extrêmement troublé.*

Eh - bien ?

MYLADI, *se soutenant à peine.*

Où suis - je !

MYLORD, *au désespoir.*

Elle est coupable !

FANNI, *avec transport.*

C'est un assassinat !

H 4

MYLORD,

MYLORD, à Myladi.

Vous ne répondez point
Malheureux !

(Il sort.)

MYLADI, du ton de la douleur.

Arrêtez !

FANNI.

Quel trait abominable ! —
Il fuit ; le noir soupçon dans ses regards
est peint ; —
La vertu n'a donc plus d'empire sur la
terre !

SCENE VIII.

MYLADI, FANNI, RICHARD.

RICHARD, à Myladi, avec empressement.

On vient de m'avertir que Mylord votre
père

Est arrivé.

MYLADI,

MYLADI, *avec étonnement.*

Mon père?

FANNI.

Est-il vrai?

RICHARD.

Dans l'instant.

Une chaise est ici.....

MYLADI.

Mon père!

RICHARD, *à Fanni.*

On vous attend....

FANNI.

Dieux! Que va-t-il penser de cet affreux
mystère?

MYLADI, *comme à part.*

Que lui dirai-je? O ciel!

RICHARD, *d'un air inquiet.*

Mais, où donc est Mylord?

MYLADI, *avec douleur.*

Mylord!

H 5

FANNI.

FANNI.

C'est un barbare.

RICHARD, à Myladi, avec feu.

Il vous chérit encor.

Des traîtres l'ont trompé, vous êtes ou-
tragée; —

Je découvrirai tout, & vous ferez vengeance.

(Il fait un pas en arrière & regarde dans la forêt.)

Je l'apperçois. —

(A Fanni.)

O vous! Partez, ne tardez pas!

Je réponds de mon maître; il va suivre
vos pas.*(Il sort.)*

SCENE IX.

MYLADI, FANNI.

FANNI.

ARIETTE.

Rassurez-vous faible victime!

Envain de lâches imposteurs

Osent

Osent vous accuser d'un crime :

On ne dépend que de ses mœurs.

Sous le destin qui vous accable

Non ! Vous ne succomberez pas :

Votre père est tendre, équitable,

Et votre azyle est dans ses bras.

Fin du second Acte.



ACTE

ACTE TROISIEME.

*Le Théâtre représente le même salon
qu'au premier Acte.*

SCENE I.

MYLORD N***. père de Myladi,
LADI CRAAF.

MYLORD.

Cette horrible aventure est - elle bien
certaine?

LADI CRAAF.

Voilà ce qu'à l'instant on m'apprend de la
Scène

Qui vient de se passer entre eux dans la
forêt:

J'y prends, n'en doutez pas, le plus vif
intérêt,

J'en suis au désespoir.

MYLORD,

MYLORD, *comme à part.*

Quel embarras funeste !

Pour éviter l'éclat, quel parti préférer ? —

(*Après un instant de réflexion.*)

Celui dont vous parliez est le seul qui me
reste,

(*Comme à part.*)

Il le faut : — Dès ce soir !

(*A L. Craaf.*)

Je puis donc espérer

Que vous joindrez vos soins aux soins d'un
triste père

Pour mieux exécuter ce projet salutaire ?

LADI CRAAF.

Oui. Je vous l'ai promis, je vais m'y
préparer.

MYLORD,

conduisant L. Craaf jusqu'à la porte du fond.

Que ne vous dois-je pas !

(*De retour sur le devant du Théâtre.*)

O toi qui m'es si chère !

Quelle faute ! Grand Dieu ! comment la
réparer.

Scene

SCENE II.

MYLORD, père de Myladi &c. *seul.*

ARIETTE.

Son cœur n'est pas fait pour le
crime:

Un monstre, avec duplicité,

Aura, par degrés, dans l'abyme,

Attiré sa simplicité.

Ainsi la licence effrénée

Déguise & répand ses fureurs.

O Dieux! témoins de ces horreurs,

Vengez les loix de l'hyménée,

Et foudroyez les séducteurs!

(*Il s'assied.*)

Ladi Craaf a raison, — oui, — c'est dans
sa naissance,

Qu'il faut, de son penchant, combattre
la puissance.

Quoi! Ma fille. — Une intrigue! Ah!
Ce ferait envain

Qu'on

Qu'on voudrait traverser ou blâmer mon
dessein. —

Mais — ses pleurs, ses regrêts n'im-
porte ; plus je l'aime,
Moins je dois balancer.

(Avec émotion.)

On vient !
(Il se lève & paraît dans le plus grand trouble.)

C'est elle-même.

SCENE III.

MYLORD, père &c. MYLADI.

MYLADI.

*(Elle court dans les bras de son père, le visage pâle,
la parure en désordre &c.)*

Mon père! — Mon unique appui! —

Vengez votre fille outragée!

Dans un abyme affreux des méchans l'ont
plongée :

Si vous m'abandonnez, je perds tout au-
jourd'hui,

Mon

Mon époux s'égarait, je périssais par
— lui ;

Mais un instant allait dissiper son ivresse,
Mais j'espérais le vaincre à force de ten-
dresses :

Je le voyais enfin, détestant son erreur,
Tomber à mes genoux, gémir de mes al-
larmes,

Abjurer sa faiblesse & me rendre son
cœur.

Cet espoir m'occupait & suspendait mes
larmes ;

Un écrit . . . Quel écrit ! m'en ravit la
douceur.

Vous ignorez encor ce terrible mystère : —

On m'accuse A quel point on ose
me noircir !

On m'accuse Grand Dieu ! — Vous fré-
missez mon père ? —

On vous l'a dit !

MYLORD,

MYLORD père, avec douceur.

(Il soutient Myladi qui est dans la plus grande agitation ; il la fait asseoir, & s'assied auprès d'elle ; c'est en l'aidant à s'asseoir qu'il doit parler.)

Ma fille !

MYLADI, avec plus de calme.

Oui, — je pourrais souffrir,
Je pourrais supporter votre courroux peut-
être ;

Mais le mépris de mon époux,
Cet effort! . . .

MYLORD.

Ecoutez ma fille, & calmez-
vous. —

Valdrige a des soupçons qu'il vous a fait
connaître ;

Mais, — à les prévenir songez-
vous
toujours ?

Et cette lettre enfin

MYLADI, comme à part.

Quel étrange discours !

I

(Tendre-

(*Tendrement, mais avec douleur.*)

Et c'est vous, c'est mon père, ô ciel! qui
me l'adresse.

(*A part.*)

Où dois - je désormais chercher des défen-
seurs ?

La Vertu jointe à la faiblesse

N'a - t - elle que des oppresseurs ?

(*A son père.*)

Quoi! Vous pourriez penser.....

MYLORD.

Non! Il est impossible

Que ma fille jamais oubliant son devoir,

D'un lâche séducteur autorise l'espoir,

Qu'un instant à ses feux elle ait été sen-
sible.

Mais, à quelque indiscret, assidu par or-
gueil,

Et cherchant près de vous le hazard d'un
coup - d'œil,

Vous aurez fait peut - être un accueil trop
facile :

Vous

Vous n'aurez point reçu l'aveu de son
ardeur,

Mais, vous l'aurez souffert ! Et — qu'est-
ce que l'honneur ?

Un souffle le détruit ; le verre est moins
fragile.

C'est ainsi, qu'au milieu d'un monde dan-
gereux,

Une femme, réduite au malheur d'être
belle,

Souvent fait éclore des vœux,

Et ces vœux étrangers sont un crime pour
elle.

MYLADI.

Séducteurs ! Honneur ! Crime ! — Où suis-
je ? Quel Destin

Fait éclater sur moi tous les malheurs
possibles ?

Vous m'effrayez, mon père, avec ces mots
terribles ;

Epargnez.....

MYLORD.

I 2

MYLORD.

MYLORD.

Cà ma fille! expliquons nous enfin.
Ce billet, après tout, cache quelque mys-
tère;

Mais, votre faute, hélas! ne peut qu'être
légère :

Pourquoi tant balancer à me la déclarer?
Il en est temps encor, on peut tout ré-
parer.

MYLADI, *extrêmement agitée.*

O ciel!

MYLORD.

Parle! Dèjà ton père te pardonne :

MYLADI.

(Avec une espèce d'amertume.)

Mon père ?

(Elle se lève.)

C'en est trop!

(Elle fait quelques pas.)

A ce point m'avilir!

MYLORD.

MYLORD.

Ainsi donc au respect vous manquez sans
frémir ?

Perdez-vous ! J'y consens, & je vous
abandonne.

(*Mylord part; Myladi tombe à genoux à la place
où elle se trouve, & lui tend les bras.*)

MYLADI.

Mon père ! — hélas ! Que vais-je de-
venir !

MYLORD, avec attendrissement.

(*Il revient sur ses pas ; relève sa fille, & la serre
dans ses bras.*)

ARIETTE.

Non ! Tu n'as point perdu ton père ;
Vois mes larmes ! Vois ma douleur !
Peut-être ais-je été trop sévère ;
Oublie un instant de rigueur !

Pour ta vertu, pour ta candeur,
Si mes soupçons font une injure :
J'en fais puni par la nature
Qui te venge au fond de mon cœur.

I 3

MYLADI.

MYLADI.

Ah! N'abandonnez pas votre fille coupable;
Si j'ai pu m'écarter si loin de mon devoir,
C'est le crime de ceux dont la fureur m'accable,
Et celui de l'honneur réduit au désespoir.

MYLORD.

Ce n'est pas mon courroux, hélas! que tu dois craindre;
Je ne pourrai jamais que t'aimer & te plaindre.
Mais ce peuple d'oïfifs dont l'esprit infecté,
Verse partout le fiel de la méchanceté;
Voilà tes ennemis! Ils sont pleins d'artifice:
Cette lettre surprise armera leur malice.
Il n'est qu'un seul moyen de prévenir ces coups; —
C'est de vous séparer!

MYLADI.

MYLADI.

Quoi ! Quitter mon époux ?
Abandonner mon fils ?

MYLORD.

Ecoute !

Ton fils . . . C'est un parti très-violent sans
doute ;

Mais , après l'aventure & l'éclat d'au-
jourd'hui,

Que fera ton époux ? Quel empire sur lui
Pourrais-tu te flatter de conserver en-
core ?

Ta présence, à coup sur, aigrira son tour-
ment ;

Tes moindres actions serviront d'aliment
Au chagrin soupçonneux qui, déjà, le
dévore :

Et, si jusqu'au reproche, il s'oubliait un
jour,

Si la paix Ton bonheur finirait sans
retour.

I 4

L'hymen

L'hymen est quelquefois le charme de la vie ;
 Mais, de cette union quand l'estime est
 bannie,

L'amitié se révolte & se change en aigreur,
 La confiance en haine, & l'amour en fu-
 reur.

Je t'en ai dit assez : — Tu vois que ton
 absence

Devient, pour quelque temps, une né-
 cessité.

On pourra découvrir enfin la vérité :
 Ton époux reviendra d'un soupçon qui
 l'offense,

Alors sur ton départ je vais le pres-
 sentir.

(Il regarde Myladi plus attentivement.)

Mais vous, me suivrez-vous ainsi que je
 l'espère ?

Je pars dans un moment.

MYLADI, *tristement.*

Je dois vous obéir.

MYLORD.

MYLORD.

Pour rendre ton azyle un peu moins solitaire,

Ladi Craaf m'a promis de venir avec nous.

Tu peux m'attendre ici. — Je vais chez ton époux!

(Il l'embrasse.)

Adieu! sois plus tranquille & compte sur mon zèle;

Je reviens.

SCENE IV.

MYLADI, seule.

Ladi Craaf! — Quel triomphe pour elle!

(Elle s'assied.)

RECITATIF.

Objet infortuné d'un injuste mépris,

J'ai perdu mon époux, je fais rougir mon père:

I 5

Mon

Mon nom va devenir l'opprobre de mon
 fils : —

C'est donc un malheur d'être mère!

AIR.

Sur l'avenir que j'entrevois,

Quel sombre, quel affreux nuage!

Rien ne peut détourner l'orage :

Je l'entends éclater sur moi.

Tout m'est ravi ! de l'espérance

Je n'ai pas même les douceurs. —

Il est un Dieu pour les noirceurs,

N'en est-il point pour l'innocence.

SCENE V.

MYLADI, FANNI.

FANNI, *vivement*.

Quoi! Votre père exige . . . Est-il vrai

Myladi?

Vous pourriez consentir à ce qu'il vous
 propose!

Vous

Vous quitteriez ces lieux après ce qu'on
a dit !

A d'étranges soupçons ce départ vous
expose.

Songez que le mensonge insulte à votre
honneur

Par un billet écrit de la main des furies :
Le bruit s'en répandra ; fatires , railleries ,
Tout renaît , tout s'unit pour appuyer
l'erreur !

Osez désobéir dans cette conjoncture ! —
Le sang , contre l'honneur , doit-il être
écouté ?

Lui céder , ce serait donner à l'imposture
L'ascendant de la vérité.

MYLADI, toute entière à ses réflexions.

Hélas ! à ce malheur aurais-je dû m'at-
tendre !

Je n'ai rien négligé pour plaire à mon
époux. —

Cet écrit seul a-t-il excité son cour-
roux ? —

Aurait-

Aurait-il à mon sort je ne puis rien
comprendre ;

Mes attraits j'en ai peu ; — mais mon
cœur est si tendre ! —

Non ! — Il me croit parjure ! — O vous
Qui me persécutez avec tant d'injustice,
Sauvez - moi de l'opprobre , & percez-
moi le sein !

Vous me verrez guider & bénir votre
main :

La mort n'est qu'un malheur, la honte est
un supplice.

FANNI.

A ces vils ennemis dont la fureur vous
perd,

Ne voulez-vous jamais opposer que des
larmes ?

Contre leurs attentats n'est-il point d'au-
tres armes ?

Pour tromper leurs efforts agissons de con-
cert !

D'abord

D'abord ne partez point; résistez, quoi
qu'on fasse :

Que peut votre douceur en ce jour
odieux ?

La fierté, le mépris vous justifiera mieux :
Quand on a le cœur pur on peut s'armer
d'audace ;

C'est au crime à baisser les yeux.

MYLADI.

Hélas ! Comment veux-tu que je me ju-
stifie ?

On ose m'accuser d'une infidélité,
Puis - je empêcher l'effet de cette ca-
lomie ?

J'exposerais envain le tableau de ma vie ;
Pour des yeux prévenus le jour est sans
clarté.

Eh ! Que n'ai-je point fait pour détrom-
per mon père !

Je me suis tout permis, — je l'ai même
irrité :

Son

Son cœur était pour moi, j'ai calmé sa
colère :

Dans sa funeste erreur son esprit est resté.

FANNI,

Ainsi donc votre père emporte la balance,
Vous partez.

MYLADI,

Il le veut. — Au fond ; de
mon absence

Je ne puis qu'augurer un heureux chan-
gement ;

Peut-être qu'à la fin

FANNI,

Dans votre aveuglement,
Vous croyez qu'on s'empresse à venger
l'innocence ;

Votre cœur généreux vous porte à le
penfer :

Quelle chimère hélas !

MYLADI,

Il se peut : c'en est une ;

Mais,

Mais, ma chère Fanni laisse-moi l'em-
braffer,
L'Espoir est le seul Dieu qui reste à l'in-
fortune.

FANNI.

Je songe à Ladi Craaf. — Jadis de votre
époux

Elle eut, vous le sçavez, la conquête en
cervelle:

Elle est présomptueuse, elle a l'esprit ja-
loux,

Cette lettre.....

MYLADI.

En effet.... Mais, quel but
aurait-elle?

FANNI.

Je ne sçais. Cependant.....

Scene

SCENE VI.

MYLADI, FANNI, BETTI.

BETTI, *entrant avec précipitation.*

Ah ma sœur! Ah ma sœur!
 Je crains pour vous encor quelque nouveau
 malheur.

Mon papa, dans l'instant, entretenait mon
 frère;

Dans leurs gestes, leurs yeux, rien n'était
 ordinaire :

Je me suis approchée, il s'agissait de
 vous :

Ils disaient

(*On entend marcher à pas précipités ; Betti
 regarde.*)

C'est mon frère!

FANNI.

O Ciel protège nous!

Scène

SCENE VII.

MYLADI, MYLORD, BETTI,

FANNI.

MYLORD, *époux de Myladi.*

Savez - vous à quel point l'injustice m'accable

Madame? Juste ciel! Le fait est-il croyable?

A ce lâche détour j'aurais pu recourir! —

Votre père, à l'instant, vient de me prévenir

De ses desseins sur vous: il me fait confiance

Du motif qui l'engage à presser votre absence,

Je l'approuve. Accablé du poids de mon malheur,

Je fortais, il m'appelle. Alors, avec froideur,

K

„Ecou-

„Ecoutez, m'a-t-il dit, ma fille est con-
damnable,

„J'y consens; mais, en tout, êtes-vous
excusable,

„Vous Mylord? Vous brûlez, dit-on d'un
feu secret;

„L'amour qui vous attache à ce nouvel
objet

„Vous égare peut-être. — Imitz ma
franchise!

„D'où vient donc cette lettre? Où l'avez-
vous surprise?

„Ce mystère, entre nous, est-il bien dé-
voilé?

„Etes-vous sans remords?“ Enfin, il m'a
parlé

Comme s'il soupçonnait que j'aie eu la
basse

De fabriquer l'écrit qui vous tou-
che, —

(avec beaucoup de ménagement.)

& vous blesse,

Afin

Afin de m'appuyer de ce prétexte affreux,
Pour rompre notre hymen & former d'au-
tres nœuds.

C'est à moi qu'on impute un si noir arti-
fice! —

Ah! J'en suis incapable!

MYLADI.

Oui! Je vous rends justice!
Sans doute, malgré - vous, vous êtes dans
l'erreur;

Je ne puis vous haïr, ni vous croire im-
posteur.

(*Avec timidité.*)

Vous ne me traitez pas avec cette indul-
gence,

Mylord; &, sur la foi d'une fausse appa-
rence,

Mon époux, écoutant mes ennemis se-
crets,

M'accuse, sans pitié, du plus grand des
forfaits.

K 2

MYLORD,

MYLORD, avec énergie.

Du plus grand des forfaits ! — Que dites-
vous cruelle ?

Non ! Je n'ai jamais cru, dans ma dou-
leur mortelle,

Que ce traître qu'embrâse un amour ef-
fronté

N'ait point trouvé d'obstacle à sa témé-
rité :

Que de mon fort enfin la honte soit ex-
trême :

Si je l'avais pensé, ce fer, à vos yeux
même,

Eût terminé déjà mes jours & mon mal-
heur.

Je ne vous juge pas avec tant de ri-
gueur :

Mais, n'eussiez-vous payé son ardeur em-
pressée

Que d'un seul sentiment, d'une seule pen-
sée

MYLADI,

MYLADI, *avec beaucoup de douceur.*

Moi! j'aurais écouté la voix d'un suborneur!

Je vous aurais trahi! — Mais, pour peu qu'on s'estime,

Passe-t-on tout d'un coup de l'innocence au crime?

Avez-vous remarqué jamais que ces discours,

Eloges qu'à mon sexe on prodigue toujours, Aient séduit un instant, aient flatté ma jeunesse?

Me voit-on fréquenter ces femmes qui, sans cesse,

Brûlent du vain desir de se faire adorer, Qui mettent leur bonheur à se deshonorer?

Puis-je empêcher, enfin, qu'une main criminelle

Préparant dans la nuit ma disgrâce cruelle, A me couvrir d'opprobre ait trouvé des appas?

Puis-je prouver.....

(*Mylord est plongé dans la plus noire rêverie.*)

O ciel ! Vous ne m'écoutez
pas ;
Vous êtes prévenu, ma faute est évi-
dente !

MYLORD.

Hélas ! Quand vous parlez, je vous crois
innocente :

Mais, bientôt les soupçons assiègent mon
esprit. —

(*Il s'échauffe par gradation, mais toujours avec
ménagement.*)

Quel monstre aurait osé fabriquer cet
écrit ? —

Quand je vous ai montré cette main que
j'ignore,

Pourquoi cet embarras, —
(*Comme à part.*)

qui m'est présent encore ?
Que veniez-vous chercher, pourquoi dans
ces forêts ?

(*Myladi*

(Myladi s'assied , cache ses larmes.)

Elle pleure ! — Oubliez mes transports
indiscrets ;

Je suis un furieux , mais je suis au sup-
plice !

(A part, & avec la plus grande émotion.)

Quelle voix en secret m'accuse d'injusti-
ce ? —

Une lettre sans nom ses vertus sa
douleur

Mon amour ce murmure élevé dans
mon cœur

(Il se précipite à ses pieds.)

Es-tu coupable ? hélas ! — Sois ton juge
toi-même ;

Prens pitié d'un époux qui t'accuse , &
qui t'aime !

Dois-je encor t'estimer , ou reprendre ma
foi ?

Prononce ton arrêt ! Parle !

MYLADI.

(Elle fait un mouvement comme pour relever son
époux.)

Ingrat!

(Elle se rejette dans son fauteuil.)

Laissez - moi.

MYLORD.

ARIETTE.

Si le doute où je fuis l'outrage,

Hâte-toi, perce le nuage,

Vérité! descends dans ces lieux.

S'il est vrai qu'elle soit coupable;

Prends ton vol au plus haut des cieux;

Et, sous un voile impénétrable,

Cache ta lumière à mes yeux.

SCENE VIII.

MYLADI, MYLORD WALDRIGE,

MYLORD père de Myladi, BETTI,

FANNI.

MYLORD père.

Allons ma fille! —

MYLADI,

MYLADI, *comme à part.*

Ainsi ma perte est donc certaine! —

(*A son époux.*)

Prenez soin de mon fils, — qu'il ignore
ma peine; —

Des imposteurs adieu! J'en mourrai,
mais enfin

(*Dans l'instant que Myladi sort avec son père,
Mylord Waldrige traverse le théâtre avec
vivacité.*)

MYLORD WALDRIGE.

(*Tendrement, mais avec force.*)

Non cruelle! arrêtez!

SCENE IX, & dernière.

Les acteurs précédens, RICHARD,

JAMES.

RICHARD.

(*Il entraîne James & tient son couteau de chasse,
nud à la main.*)

Ah! Monsieur le coquin,

MYLORD

K 5

Voilà

Voilà donc de vos tours ?

(*A Mylord Waldrige.*)

Vous voyez un infame,
Un Démon, un serpent qu'il faudrait
écraser.

MYLORD WALDRIGE.

Eh qu'a-t-il fait ?

RICHARD.

Nous parlions de Madame
Et de votre chagrin. Le vin l'a fait jafer :
Par quelques petits mots surpris fans y
penfer,
Je me suis mis au fait de son beau stra-
tagème.

MYLORD.

Après !

MYLADI, *avec émotion.*

Eh - bien ?

FANNI, *à part.*

La lettre est de lui, je le voi.

MYLORD,

MYLORD, à Richard.

Parle donc!

RICHARD.

Non parbleu; qu'il s'accuse lui-même!

C'est le plus grand maraud.....

JAMES, se jettant aux pieds de Mylord.

Ah Mylord, tuez-moi!

RICHARD.

Parle, parle d'abord! — Et puis laisse-moi faire.

MYLORD.

Allons!

JAMES.

J'ai fur le corps une chienne d'affaire.

Ladi Craaf, qui toujours enrage contre vous,

M'a dicté pour Madame un petit billet-doux,

Comme si d'un amant Madame était l'amante.

MYLORD

MYLORD père.

Quoi ! Ladi Craaf ? O ciel !

(Pendant cet intervalle James se lève & veut s'échapper ; mais Richard l'arrête , lui fait un geste menaçant , & le force à continuer.

JAMES.

Ensuite, un beau matin,
Par un petit pendent, un petit galoppin
Qu'elle avait bien instruit, la belle, im-
patiente,
L'a fait porter chez vous d'un air mysté-
rieux ;
De façon que, piqué d'un desir curieux,
Vous deviez le surprendre.

MYLADI.

Ah Fanni ! Je respire.

MYLORD, à Myladi, avec transport.

Et moi je t'outrageais ! — Me pardon-
neras - tu ?

MYLADI, avec joie.

Viens mon ami !

MYLORD

RICHARD.

RICHARD.

Laissez; — il va vous dire
Une autre bagatelle.

JAMES, à Richard.

Encor ?

(Richard lui fait encor un geste menaçant.)

J'ai répandu
Qu'en tapinois Mylord adorait une belle,
Que feignant de chasser il se rendait près
d'elle,
De ses divins appas qu'il était très-fêru;
En moins de quatre jours, de femelle en
femelle,
Le secret vous est parvenu.

BETTI.

O le méchant !

RICHARD.

Voilà l'histoire.

MYLORD, tendrement, à Myladi.

L'avez-vous pu penser ?

MYLADI.

J'avais peine à le croire,
Mais.....

MYLORD

MYLORD père, avec étonnement.

Ladi Craaf a pu vous outrager ainsi!

FANNI.

J'ai de quoi m'en venger.

(Elle s'approche de Mylord père de Myladi,
& lui parle bas.)

RICHARD, à Mylord.

Et de ce coquin - ci,
Qu'en faites - vous, Mylord? faut - il que
je l'assomme

MYLADI.

Que dis - tu là Richard!

MYLORD.

Qu'il devienne honnête homme,
Et je suis bien vengé.

RICHARD, à James.

Va! — Pour moi je te hais.

(James sort.)

BETTI, à Mylord.

Vous ne bouderez plus?

MYLORD.

Non!

BETTI.

BETTI.

Mais, jamais ?

MYLORD.

Jamais !

Fanni ! Je vous ai fait une grande injustice :

Je formais des soupçons, & je dois en rougir.

Pardon !

MYLORD père, à *Mylord*.

Oui. Mais il faut que je vous avertisse

D'être plus sage à l'avenir.

Que de chagrins ! Et par votre imprudence !

Vous pouviez, d'un seul mot, vous les épargner tous ;

Il fallait s'expliquer, gronder !

(*Montrant Myladi.*)

Son innocence

Eût apaisé bientôt votre courroux.

C'est

C'est le manque de confiance
 Qui fait, presque toujours, le malheur
 des époux.

MYLADI, à Mylord, tendrement.

Chasserez-vous encor?

MYLORD.

Plus.

MYLADI.

Vrai?

MYLORD.

Rassurez-vous!

CHOEUR.

Envain l'imposture cruelle
 Attaque & noircit la candeur :
 A la fin, le destin vengeur
 La fait reparaître plus belle,
 Et rend le crime à sa laideur.

FIN.



POÉSIES DIVERSES.

POÉSIES DIVERSES.

Heureux jour des dieux
Le mille, les jours, le soleil
L'interieur, le jour, pour l'air
D'aujourd'hui le jour, le jour, le jour
L'interieur, le jour, le jour, le jour

Qu'on le jour, le jour, le jour
Charles de l'interieur, le jour, le jour
Je vous, le jour, le jour, le jour
Il est des jours, le jour, le jour

L

POESIES DIVERSES.

POESIES DIVERSES.

VERS

Envoyés à S. A. S. Madame la
 Princesse Amélie de Saxe,
*quelques jours avant son
 mariage.*

Bientôt Vous allez être unie
 Au fort d'un jeune & tendre époux ;
 Le voilà fixé pour la vie :
 L'amour qui le forma pour Vous, —
 Prononçant le nom d'AMELIE,
 L'amène en poste à Vos genoux.

Goûtez la plus douce allégresse !
 Charles est sensible, il a des yeux,
 Je Vous répons de sa tendresse.
 Il est déjà près de ces lieux ;

L a

Le

Le tems fuit; Votre hymen s'apprête:
 Mais hélas! Vous trompez nos vœux;
 Vous partez! Il n'est plus de fête.

Dieu! qui fais descendre à ton gré
 La joie ou l'ennui dans nos âmes,
 Préserve ce couple adoré
 De tout compliment préparé;
 Et surtout des épithalâmes.

VERS

*Ecrits au bas d'une estampe représentant
le tombeau de GELLERT.*

Simple dans ses écrits, dans ses goûts,
dans ses mœurs,
Il ne dut rien à l'imposture.
Il n'est plus! Pour jamais, dans cette fé-
pulture,
Gît le secret de ses couleurs.
Hélas! qui peindra la nature?

ODE

A M. de Vignacour,
*Chevalier grand-croix de l'ordre de
Malthe, & Grand-Prieur de la
province de Champagne &c.*

Aux douceurs de la folitude
Ami, consacre tes desirs :
Fuis la cour, fuis la multitude,
Vien connaître les vrais plaisirs !
De l'innocence enfans dociles,
Ils ont quitté le bruit des villes
Pour s'envoler dans les hameaux ;
Attroupés avec nos bergères
Ils célèbrent leurs doux mystères
Sous le feuillage des ormeaux.

Aux pieds d'Iris, je vois Titire,
Il ose ! . . . on résiste, . . . il gémit !
Il brûle, il se trouble . . . il expire !

Iris

Iris fuit, revient & rougit.

L'Amour à vaincu la cruelle;

Tremblante, elle approche, elle ap-
pelle . . .

Le tendre amant ouvre les yeux;

D'Iris il fait la houlette,

Et la bergère la rchette

Par un baiser délicieux.

Entrelassez votre feuillage,

Arbrisseaux, fervez leur amour!

Dérobez-les sous votre ombrage

A l'éclat importun du jour!

Quels transports! leurs bouches s'u-
nissent,

Leurs yeux languissans s'obscurcif-
sent:

Un Dieu leur verse le nectar!

Ils s'enyvrent! — Heureux délire!

Raison quel est donc ton empire?

Si tu veux parler, c'est trop tard!

Envain le préjugé murmure :
Le Ciel approuve leur ardeur,
Et, d'accord avec la nature,
Il s'applaudit de leur bonheur.
L'amour admire son ouvrage,
Et du lien qui les engage
Il se plaît à ferrer les nœuds :
Eclatez brisez vos entraves,
Mortels, vous n'êtes point esclaves ;
Vous desirez . . . foyez heureux !

Lance, sur moi, ces traits de flâme
Dont tu frappas tant de héros,
Vien, pénètre, échauffe mon âme,
Vien liberté, prend mes pinceaux !
Que dis - je ? où suis - je . . . ami
pardonne !

De spectacle qui m'environne
Tel est l'empire sur mon cœur !
Ici la vérité m'éclaire :
La campagne est son sanctuaire,
La ville est celui de l'erreur.

Tout

Tout semble excuser mon délire :
Tantôt je vois la jeune fleur
Offrir aux baisers du Zéphire
Les prémices de sa fraîcheur :
Tantôt errant dans la prairie
J'entends sous l'épine fleurie
Phylomèle expirer d'amour ;
Touché des chants qu'elle soupire,
Alors dans les bras de *Thémire*
Je vais expirer à mon tour.

Lorsque le Dieu de la lumière
S'abaisse dans le sein des eaux ;
La nuit vient fermer ma paupière,
Et m'offrir des charmes nouveaux.
J'éteins les flambeaux de la guerre ;
De bienfaits je comble la terre,
Voilà mes songes & mes vœux :
Je me réveille avec l'aurore ;
Le seul chagrin qui me dévore,
Est de revoir des malheureux !

Gefner eût faisi l'harmonie,
Et l'ensemble heureux des attraits
Que présente aux yeux du génie
La majesté de nos forêts.
Pour moi, dont la muse ignorée
Redoute l'approche sacrée
Du Dieu sur le Pinde encensé,
Je nuance à l'ombre d'un hêtre
Ce tableau naïf & champêtre
Que la nature m'a tracé.

A Mlle. Clairon.

Le Dieu du goût vous inspira
Dès l'aurore qui vous vit naître ;
Le François surpris admira
L'art que vous lui fites connaître :
L'Europe entière célébra
La Scène qui vous vit paraître.
Bientôt le nord vous desira,
Et V... vous consacra
*) Des rimes qui, sans vous, peut-
être
Eussent fait rougir ce grand maître :
Mais vous parlates... l'on pleura.

*) Z*** tragédie.

A. M.

A M. le Marquis de C***,
le jour de son mariage.

De porter ces rameaux qu'on ne desire
guère

Vous craindriez envain ;

Votre épouse vaut bien la reine de Ci-
thère ;

Mais vous valez mieux que Vul-
cain.

A M. de B***.

*Le jour de St. Jean. *)*

Celui dont on chante la fête
Fut bien heureux à peu de frais;
Belle Eglé, si perdre la tête
Est un droit de conquête
Sur l'Eternel & son palais;
Bientôt j'en atteindrai le faîte,
Et je devrai le Ciel à vos attraits.

*) Celui qui fut décapité.

A Mademoiselle S***. de N***.

Pour vous dire que je vous aime,
 Il me faudrait des vers dont le tour fût
 heureux.
 Je ne vous le dis pas ; mais éprouvez mes
 feux,
 Iris vous le direz vous-même.

A Mademoiselle M***. M***.
étant malade.

Sur mon Iris, descend, je t'en con-
 jure,
 Dieu qui procures la fanté !
 De Vénus elle a la figure ;
 Accorde - lui son immortalité !

Vers

VERS

Envoyés à Mademoiselle la

Comtesse de B***,

en sortant d'un théâtre de société, où

elle venait de jouer le rôle de Blaise,

dans Nanine.

Que je vous eusse aimé, si j'eusse été
Nanine,

Cher Blaise! que d'attraits vous aviez à
mes yeux!

Naïveté, finesse, enjouement, sérieux,
Tout plaît, en vous. Votre bouche en-
fantine

Est un dédale gracieux

Où le bon-sens folâtre, où la raison ba-
dine

Avec l'esprit, le caprice & les jeux.

Je

Je ne m'étonne plus, qu'à peine à votre
aurore,

Et dans l'âge où l'âme s'ignore,

Vous possédiez déjà tant de talens di-
vers.

Le sublime, en tout sens, n'attend rien
pour éclore;

L'immortelle beauté qu'à Paphos on adore
Tout en naissant embellit l'univers.

VERS

faits chez Me. L. B. de W***.

pour une personne qu'elle attendait.

Tous les gens d'ici vous querellent;

Ce traitement vous est bien dû.

Eh quoi! vous êtes attendu,

Les Grâces mêmes vous appellent;

Par quoi feriez-vous retenu?

Venez, courez, prenez des aîles!

Le tems que vous passez loin d'elles,

Ne peut être qu'un tems perdu.

M

Le

Le Pêcheur.

CANTATILLE.

Quand la nuit ouvrant sa carrière
Des objets confond les couleurs;
Le verre en main j'exhorte mes pêcheurs,
Et je vole avec eux au bord de la rivière.

L'un coupe les roseaux,
L'autre va traînant les cordeaux
Sur la barque rapide;
Le filet qui le fuit sur la face des Eaux,
Se développe au gré de la main qui le
guide.

On épie, on guette en silence
Le moment désiré:
Le poisson vient, sans défiance,
Roder au tour du piège préparé.

Il y tombe, il bondit ! — mon ardeur se
réveille,

Je saute dans les flots, je le tiens, je com-
bas ;

Je le jette au rivage, & je cours, à grands
pas,

Me délasser auprès de ma bouteille,
Dont, ma chère Aglaé me chante les
appas.



A M. B***.

Le jour de sa fête.

Catherine votre patronne
 Quitta le monde & ses frères appas ;
 Fut vierge, autant qu'on peut l'être ici
 bas ;
 Vécut sans faste, eut l'âme bonne :
 Sentit pour Dieu le plus ardent amour,
 Parla latin comme personne
 Et finit par mourir dans le fond d'une
 tour.

J'aime très-fort sa foi, sa force, sa pru-
 dence,
 Mais non pas son avidité,
 Ni sa fureur pour la science ;
 Car enfin, B***, l'ignorance
 Est le lot de la sainteté :
 Catherine péchait un peu de ce côté,
 Et,

Et, sous les fleurs de l'éloquence,
La belle avait trouvé, je pense,
Le serpent de la vanité.

Quand même un peu d'orgueil vous tou-
cherait comme elle,
On ne pourrait vous en vouloir :
Des traits charmans, une âme encor
plus belle
Vous donnent le droit d'en avoir.

Aux noirs efforts du fanatisme
Catherine opposa les traits de l'ergotisme ;
N'enviez point ses talens dangereux,
Vous en avez de plus heureux ;
Près de l'art de charmer qu'est - ce qu'un
vain sophisme !

Jouissez, & du tems connaissez bien le
prix !

Je ne vous parle point des célestes lam-
bris :

Jusqu'ici ma muse profane,
Qui, dans ses chants, par les cagots
proscrits,
N'a peint que les amours dans les bras
de Laïs;
Et la mollesse Musulmane,
N'a point d'accès au paradis.

PLACET. *)

A S. A. S. E. de B***.

Si les voyages Vous plaifient,
 Vous pourriez voyager fans cefse :
 Vos Ministres, pleins de tendrefse
 Pour Vos peuples, qui gémeraient,
 Fort doucement les traiteraient.

Mille bouches de toute efpece,
 Avec refpect, à l'envi, baiferaient
 Votre main qu'elles terniraient ;
 Tous ces adieux Vous ennuieraient ;
 Lors, Vous croiant perdu, nos femmes en
 détrefse,

M 4

A leurs

*) Ce placet à été fait en 1770, pour M. *Fier-ville* comédien français qui, à l'âge de quatre vingt dix fept ans, voulait obtenir de S. A. E. de B. la permission d'aller à *Bel-fort*, pour y voir fon oncle âgé, poulors, de plus de cent ans.

A leurs toilettes gémiraient ;
 Vos virtuoses se tairaient :
 Tandis, qu'entre eux, disputans de vi-
 tesse,
 Huit bons coursiers conduiraient Votre
 Altesse,
 Et fièrement l'entraîneraient
 Loin de ces lieux, qu'à la tristesse,
 Jusqu'à Votre retour les pleurs consacraient.

Le fait est clair ; les voyages de princes
 Font toujours beaucoup de fracas ;
 Pour moi, j'en projette un d'un bien moins
 dre embarras,
 Et dont les apprêts sont très-minces.

Un peu moins coureur que Rousseau ;
 Presque aussi costu que Socrate,
 Je vais, en trois coup de pinceau,
 Vous détailler mon bien. *Item* une cravate,

Item

Item une perruque, *item* un vieux man-
teau,

*) Et mon habit couleur d'agate;
Voilà ma garde-robe en beau.

C'est avec la moitié de ce grand équi-
page,

Encaissé, fisselé, cacheté pour le mieux,
Que votre suppliant veut se mettre en
voyage;

Dans quelle voiture grands Dieux!

Dans un vaste bahu dansant sur quatre
chaines:

Catacombe, où la nuit semble braver le
jour;

C'est là qu'habitent les migraines,
Les vapeurs, l'insomnie & les fièvres quar-
taines,

M 5

Les

*) Quiconque connaît *M. Fierville*, connaîtra
cet habit; car, depuis plus de quinze ans,
il s'en sert à la ville & au théâtre.

Les fluxions, l'ennui, toute sa cour.

Douleurs de reins, coliques inhu-
maines,

Pour nous rouer vous fîtes ce séjour !

A tous ces traits, qui ne sont point
vétilles,

Ajoutez le groupe ambulante

De trois soldats, cinq moines, quatre
filles,

Gibier de tout coche roulant.

Figurez-vous la douceur monacale
D'une taille enfantine admirant l'heureux
tour,

Presser la main d'une vestale

Qu'en tapinois il appelle *m'amour* ;

Et, pour éviter le scandale,

Bouche close & par intervalle

Lui faire patte de velour.

A cet amour doucet si j'oppose la flâme
Du grenadier en belle humeur,

Un

Un coup d'œil pétillant annonce son ar-
deur,

On y répond . . . il sent s'amollir sa grande
âme,

Et met, aux pieds de son vainqueur,

Son fabre, sa pipe & son cœur.

Plus que le fer ses feux feront durables ;
Rien, de son cher tendron ne le peut fé-
parer,

Il l'aime comme un ange! &, pour l'en
assurer,

Il le lui jure au nom de tous les Diables.

C'est pourtant, Monseigneur, avec tous
ces mondains

Que je voudrais aller faire contraste ;

L'exemple est séduisant! . . . c'est à tort que
je crains ;

A nonante ans, hélas! on ne peut qu'être
chaste.

Pour

Pour mon départ encor tout n'est pas arrêté :
J'ai bien ma volonté, mais il me faut la
vôtre :
D'ailleurs, comment partir? voyager en
apôtre,
C'est, au fond... c'est montrer trop de fé-
curité.

Le Ciel nourrit le ver qui rampe sur la terre,
Tout bon chrétien le croit, & je le crois
aussi :
Mais un ver vit de peu; je ne vis pas ainsi :
La Manne ne vient plus couvrir notre hé-
misphère ;
Ce ciel, à qui nous avons sçu déplaire
Nous abandonne en ce tems - ci.
Puis-je, sans m'afficher pour un grand
téméraire,
Quand je manque de tout n'avoir point
de fouci ?
Et sans vous, Monseigneur, que me fau-
drait - il faire !

Il convient que , parmi ces foux
Que je vous ai dépeint , je m'achette une
place ;

Le Phaëton , qui nous conduira tous
N'est pas homme à me faire grâce,
Et, pour le contenter , je n'ai pas quatre
fous.

Quand la fortune me terrasse,
Mon Prince je m'adresse à Vous!

Quel est donc mon projet ? il faut vous en
instruire.

Aux portes de la France est un antique
fort

Connu sous le nom de *Belfort*,
Depuis très long-tems je soupire
Après l'instant de le revoir encor.

Mon oncle , qui d'Eson pourrait être le
frère,

M'appelle près de lui, sa vicillese m'est
chère :

Il voudrait bien dit-il, en ses bras me
presser.

Prince! réalisez ce plaisir qu'il espère :
Souffrez, qu'à mon pays, pour un peu
l'abaïsser,

Nous donnions le spectacle à ses yeux non
vulgaire

De voir deux siècles s'embrasser!

Affaïssé sous mes destinées

Que vos dons rendent fortunées,
J'invoquerai pour vous, le ciel à chaque
pas.

On ne me verra point au nombre des in-
grats:

La vieilleffe n'est rien pour les âmes bien-
nées;

Tout s'affaiblit par le cours des années,
Mais un bon cœur ne s'use pas.



A Ma-

A Mademoiselle L. B***.

Tu triomphes de ma paresse,
Chère L. B***. je t'écris.
Le baiser que tu m'as promis
Fait cent fois plus à mon ivresse,
Que ce Dieu des vers & des ris,
Qu'implorent vainement, sans cesse,
Tant de fous nommés beaux esprits.

Séduits par de vaines promesses,
Du suffrage des neuf déesses
Qu'ils se disputent la faveur !
Une seule de tes caresses
Vaut mieux pour moi que cet hon-
neur.

Tu

Tu ne dois plus me faire atten-
dre,

Lis, voilà des rimes, enfin ;

Mon baiser ! & s'il est bien tendre,

J'ébauche un poème demain.



A M. le Chevalier de Folard,
*Envoyé extraordinaire de la cour de
France à celle de Bavière, Conseiller
d'Etat &c.*

Le jour de sa fête.

Trop de fanté, d'argent & de jeunesse,
Perdait Hubert. On le voyait, sans
cesse,

Aux tournois, à la chasse, au jeu :
Vins exquis, laquais pleins d'adresse,
Bon cuisinier, jeune maîtresse,
Il aimait tout excepté Dieu.

On avait beau lui vanter la couronne
Que l'Eternel prépare à ses élus ;

Sermons en l'air, discours perdus ! —
Hubert, Hubert, tu n'écoutais per-
sonne !

N

Un

Un jour pourtant il arrive qu'enfin
Soit goute, où bien grâce efficace,
Jeu, maitresse, danfes, festin,
Il quitte tout, même la chasse;
Mon étourdi devient un faint.

Il jouit, maintenant, de la gloire éter-
nelle;
L'espoir du même fort doit toucher votre
cœur :
Croyez moi cependant; quelque soit le
bonheur
D'être assis au milieu de la troupe immor-
telle,
N'ayez pas fitôt cet honneur.
Prenez, en attendant, ce bon faint, pour
modèle;
Mais ne l'imitiez pas dans toute sa fer-
veur :
Sachez modérer votre zèle.

Ses

Ses écarts, ses goûts vicieux
Avaient scandalisé les hommes :
Il fit fort bien d'éviter tous les yeux.
Pour vous qui n'avez eu que des penchans
heureux

Parmi nous tous tant que nous som-
mes,
Instruisez vos amis & restez avec eux.

Votre patron, comme tout solitaire,
N'eut des vertus qu'à son couchant.
Vous en eûtes mille en naissant,
Toujours à les chérir votre cœur persé-
vère ;

Le bon Hubert n'en fit pas tant.
Il ne fut sage qu'un instant,
Il obtint le ciel pour salaire ;
Le même tribut vous attend.

S'il fut reclus, rigide, austère ;
N'avez - vous pas, à votre tour,
Le mérite d'être bon père,

Et celui d'avoir mis au jour
Des enfans beaux comme leur mère ?

Espérez donc, Folard, un bonheur im-
mortel :

Les cieux ne font pas faits pour le seul
cœnobite.

Un bon Ministre, aux yeux de l'Eter-
nel,

Vaut tout au moins un bon hermite.

A M. Prévile.

Lorsque Vulcain surprit son épouse in-
fidelle

Entre les bras du Dieu qui préside aux
combats,

Il en conçut une douleur mortelle ;

Sa peine eût été moins cruelle,

Si, Momus, qui suivait ses pas,

N'en eût, parmi les Dieux, répandu la nou-
velle.

Ce Momus de mille bons mots

Egaya cette bagatelle ;

Vulcain en perdit la cervelle,

Et se lamente encor aux antres de Lem-
nos.

Vulcain n'est pas français ! la femme la
plus belle

N 3

Peut

Peut chez nous d'un amant payer le ten-
dre zèle,

L'époux le voit, & le voit en re-
pos.

Mais qu'ai-je dit... à quel délire

Mon esprit va-t-il se livrer ?

Rend-moi le jour, vien m'inspirer,
Préville! c'est pour toi que j'ai monté ma
lyre.

Toutefois de si loin quitté - je mon pro-
jet?

Les plus faibles plaisanteries
Font éclore souvent d'utiles rêveries
Qui nous mènent à notre objet.
C'est Momus & ses railleries,
Sa souplesse & ses fourberies,
Qui me rendent à mon fujet.

Ce Dieu, tant célébré dans le tems où
les Dames

Avaient

Avaient pour foupirans les habitans des
cieux,

Souvent défespérait les femmes,

En glofant, comme toi, sur les secrettes
flâmes

Qu'aux regards d'un époux on cache de
fon mieux,

Sous l'habit de Mercure il avait ton
adresse;

Tes yeux lancent les feux qui brillaient
dans les siens :

Inspirant, comme toi, la joie où la tri-
stesse ;

Par fon éloquence traitresse,

Il ferrait ou rompait les amoureux
liens.

Toujours adroit, toujours inimita-
ble ;

Cagot, philosophe, menteur,

Riche, gueux, généreux, voleur,

Et, furtout, yvrogne adorable ;

Par

Par un pouvoir inconcevable,
Tu fais imprimer, dans le cœur
De l'immobile spectateur,
Mille tableaux divers dont l'ensemble
Agréable
Produit un charme inexprimable ;
A ton gré, la douleur nous fuit ou nous
accable,
Momus avait, dit-on, ce pouvoir en-
chanteur.

Si j'approuvais de Pytagore,
Le sentiment ingénieux ;
Je dirais que Momus revit en ces bas
lieux,
Je croirais qu'il respire encore.
Sous des traits étrangers & présens à mes
yeux.

J'aime mieux fuivre l'Évangile,
Et dire qu'il n'est point descendu chez les
morts.

Qu'on

Qu'on m'accuse d'erreur ! je soutiens que

Préville

Est ce même Momus que célébrait Vir-

gile

Et que l'Egée admira sur ses bords.

Vous m'opposez déjà les rigueurs de la

parque.

Paix, Messieurs les docteurs, de grâce, cal-

mez - vous !

Enoc le bon Enoc à bravé son cour-

roux,

Et, du nocher Charon, n'a point connu

la barque.

Momus ne peut-il pas avoir reçu des

cieux

Cet avantage inestimable,

Pour censurer vos penchans vicieux ?

Il porte un autre nom ! Pouvait-il faire

mieux ?

Sous ce déguisement vous le trouvez ai-

mable.

O

S'il

S'il vous eût découvert son essence im-
muable;

Rome l'eût mis d'abord au nombre des
faux dieux,

Votre soumission à ce décret pieux

Vous l'eût fait prendre pour le Dia-
ble.

L'aveugle.

L'aveugle.

Conte.

Aux portes d'une ville immense
 Un pauvre aveugle languissait;
 De gens de toute espèce une foule passait,
 Mais, à deux feulement, il demande assistance.

„Vous voyez mon infirmité,

„Messieurs les Chanoines, de grâce!

„Aidez - moi dans ma pauvreté.

Diable! dit l'un, cela me passe;

Aveugle, & nous connaître écoute
 mon ami,

Comment peux - tu nous distinguer
 ainsi

De toute cette populace?

Parle - nous vrai! — Je vais vous obéir.

Avec ce feu que donne le desir,

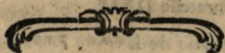
Vous caufiez, dans l'instant, d'innocences
 perdues,

O 2

D'époux

D'époux duppés, de dévotes ren-
 dues,
 Et de petits garçons beaux comme les
 amours.
 Vous traitiez tous ces goûts de chose fort
 permise;
 J'ai bien compris, par vos discours,
 Que vous étiez des gens d'église.

F I N.



TABLE

des pièces contenues dans les Poésies de Société.

Epitre au Roi de Suede dans le tems de la création de l'Ordre de Wafa,	p. 1.
A M. la B. de V***.	5.
A M. la C. de N***. le lendemain d'une représentation du Philosophe marié, comédie dans laquelle Mlle. la Comtesse de N***. avoit rempli le rôle de Mélite, avec le plus grand succès,	9.
A Mlle. de B***.	12.
A M. de Voltaire,	15.
A M. le Bailli de Vignacour, Chevalier Grand-croix de l'Ordre de Malthe &c. en lui envoyant les œuvres de M. de B.	27.
A Mlle. B***.	32.
A M. L. B***.	34.
A Mlle. de W***.	39.

Table

A Mlle. la Comtesse D***.	p. 44.
A M. la Marquise de L***, F***.	50.
A Zayde,	55.

Waldrige,

Comédie mêlée d'Ariette,	67.
--------------------------	-----

Poésies diverses.

Vers envoyés à S. A. S. Madame la Princesse Amelie de Saxe, quelques jours avant son ma- riage,	163.
Vers écrits au bas d'une estampe représentant le tombeau de Gellert,	165.
Ode à M. de Vignacour, Chevalier Grand-croix de l'Ordre de Malthe, & grand-prieur de la province de Champagne,	166.
A Mlle. Clairon,	171.
A M. le Marquis de C***.	172.
A M. de B***. le jour de St. Jean,	173.
A Mlle. M***. M***. étant malade,	ibid.
Vers envoyés à Mlle. la Comtesse de B***. en sortant d'un théâtre de société, où elle venoit de jouer le rôle de Blaise, dans Na- nine,	175.
	Vers

des pièces contenues &c.

Vers faits chez M. le B. de W***. pour une personne qu'elle attendoit,	p. 177.
Le Pêcheur, Cantatille,	178.
A M. B***. le jour de sa fête,	180.
Placet. A. S. A. S. E. de B***.	183.
A Mlle. L. B***.	191.
A M. le Chevalier de Folard, Envoyé extraordi- naire de la cour de France à celle de Bavière, Conseiller d'état &c. le jour de sa fête.	193.
A. M. Préville,	197.
L'aveugle. Conte,	203.



XVIII. 1. 367.

<http://rcin.org.pl>

<http://rcin.org.pl>

367

F

XVIII-1. 367